

GERTRUDE DORDOR

# *Louis* XIV

LES DIAMANTS DU CARDINAL

Tome I

DIGI **Belin:**  
thèque

 **Belin:**  
*Jeunesse*

DISPONIBLES SUR LA DIGITHÈQUE

{ AVANT DE DEVENIR... }

Une collection dirigée par Gertrude Dordor

**GERTRUDE DORDOR**

*Louis XIV. Les Princes rebelles (Tome II)*

*Louis XIV. Un jeune roi dans la tourmente (Tome III)*

*L'impératrice Joséphine, un destin extraordinaire*

**VIVIANE KOENIG**

*Cléopâtre, l'indomptable princesse*

*Alexandre, le prince conquérant*

**SYLVIE BAGES**

*Du Guesclin, les aventures d'un chevalier*

**CATHERINE DE LASA**

*Aliénor d'Aquitaine, la duchesse des troubadours*

**JEAN-PAUL GOURÉVITCH**

*Jules César, l'ascension d'un chef*

**CATHERINE LOIZEAU**

*Mozart, le musicien enchanteur*

**CHRISTINE FÉRET-FLEURY**

*Marie Stuart, une reine entre deux royaumes*

**SYLVIE BAUSSIER**

*Gandhi, les aventures d'un sage*

**BRIGITTE COPPIN**

*La reine Margot, une princesse audacieuse*

**DOMINIQUE JOLY**

*Marie-Antoinette, une princesse à la cour de Vienne*

# Sommaire

## 1<sup>ER</sup> ÉPISE

### *La révolte gronde*

I.	Paris s'agite	6
II.	Un coup de foudre	11
III.	Un concert à la cour	15
IV.	Une arrestation trop voyante	20
V.	La ville est en ébullition	23
VI.	La reine capitule	27
VII.	Le feu aux poudres	31
VIII.	Un voyage ou une fuite ?	35

## 2<sup>E</sup> ÉPISE

### *Inquiétudes à la cour*

I.	La fuite du petit prince	39
II.	Le terrible cousin	47
III.	Le conflit s'envenime	51
IV.	Une victoire diplomatique inaperçue	55

## 3<sup>E</sup> ÉPISE

### *La vengeance de la reine*

I.	La mission risquée de Lorenzo	59
II.	Un avenir menaçant	62

III.	Le départ pour l'Italie	67
IV.	Un calme bien précaire	71
V.	Drame autour d'un jeu de cartes	77
VI.	La nuit des rois	80

#### 4<sup>E</sup> ÉPISE

### *Le Grand Condé et Paris*

I.	Une installation de fortune	85
II.	Un retour précipité	88
III.	La halte d'Aoste	94
IV.	L'étau se resserre	101
V.	L'amitié ébranlée	108
VI.	La paix de Rueil	112

#### 5<sup>E</sup> ÉPISE

### *La paix triomphe*

I.	Une piste sérieuse	118
II.	Les comploteurs se dévoilent	122
III.	Un enlèvement rocambolesque	126
IV.	Une manœuvre à hauts risques	131
V.	Un forfait abominable	137
VI.	Le plan du cardinal	141
VII.	Une libération inattendue	148
VIII.	Entrée solennelle dans Paris	152
IX.	Un anniversaire triomphal	158

1<sup>ER</sup> ÉPISODE



*La révolte gronde*

## Chapitre I

# Paris s'agite



*Janvier 1648*

– J’ai froid, murmura l’enfant d’un ton plaintif.

En dépit d’épais édredons qui le protégeaient jusqu’au menton, Louis XIV s’était recroquevillé au fond de son lit. Pâle, les yeux brillants de fièvre, le petit roi de neuf ans grelottait. Une terrible maladie l’avait cloué dans sa chambre et sa mère, assise près de lui, le veillait avec un soin possessif.

– Eh oui, mon fils, l’hiver est très rigoureux cette année ; il est normal que, fin janvier, il fasse encore très froid. Écoutez les rafales de vent ! Elles font craquer les huisseries. Et la bise glacée a dessiné des étoiles de givre sur les carreaux, les voyez-vous ?

– Maman ? Croyez-vous que je pourrai aller jouer au jardin ?

– Oh non ! Il vous faudra attendre une guérison complète et un temps plus doux. Mais cela arrivera vite, j’en suis sûre. Et d’ici quelques jours, vous pourrez de nouveau vous amuser avec votre frère Philippe !

– Tiens, pourquoi n’y a-t-il aucun tapage dehors aujourd’hui ?

– C’est la neige qui assourdit tous les bruits ! Elle tombe sur Paris sans discontinuer depuis ce matin.

Depuis qu’elle était veuve, la reine, Anne d’Autriche<sup>1</sup>, avait déserté le sinistre palais du Louvre si difficile à chauffer. Elle s’était installée, tout près de là, dans le Palais-Cardinal, rebaptisé pour cette raison Palais-Royal.

La reine caressa le front de l’enfant, enroula une boucle blonde autour de son index et ajouta :

– Reposez-vous encore, mon fils, la petite vérole dont vous venez de réchapper vous a épuisé. Savez-vous que les médecins affirment que c’est un miracle si vous êtes sauvé ?

En couvant son fils du regard, la reine tapotait tendrement de ses mains fines et blanches l’oreiller de plumes qui soutenait l’enfant. Son inquiétude n’avait pas totalement disparu et elle poursuivit d’une voix douce :

– Comme je suis soulagée de vous savoir guéri ! J’ai eu si peur !

L’angoisse de la reine était justifiée : la petite vérole était une maladie très contagieuse qui provoquait la mort de nombreux enfants. Pendant quelques jours, les médecins avaient cru Louis condamné, tant la fièvre l’avait affaibli.

– Je vous quitte quelques instants et m’en vais à côté travailler avec votre parrain, Monsieur le Cardinal, lui annonça-t-elle. Dormez maintenant pour reprendre des forces.

---

1. La reine Anne d’Autriche est, depuis la mort de Louis XIII en 1643, régente. Cela signifie qu’elle gouverne le royaume à la place de son fils jusqu’à ce qu’il atteigne treize ans, date de sa majorité.

Le cardinal<sup>2</sup> était Giulio Mazarini, dit Mazarin, un diplomate courtois au sourire charmeur et au regard de velours. Il était aussi ministre. Comme tout cardinal, cet homme d'église était toujours vêtu de rouge.

Amateur d'art passionné, il collectionnait des tableaux de grands maîtres, des sculptures antiques et aimait offrir des cadeaux luxueux. On l'accusait bien sûr de s'enrichir sur le dos des Français. Et c'était vrai!

Bien qu'il fût établi à Paris depuis plusieurs années, cet Italien avait conservé son terrible accent qui déclenchait souvent les moqueries. En revanche, il parlait parfaitement l'espagnol pour avoir vécu dans ce pays autrefois. Cela avait inévitablement contribué à sa grande entente avec la reine, espagnole<sup>3</sup> elle aussi. D'aucuns racontaient qu'il existait entre eux des liens très tendres, d'autres affirmaient aussi qu'ils s'étaient mariés secrètement. Aucune preuve n'avait pourtant été apportée à ces deux commérages. Mazarin avait été choisi par le défunt roi Louis XIII pour être parrain du petit Louis et il prenait ce rôle très au sérieux.

Louis prit la main de sa mère.

– Vous reviendrez vite, n'est-ce pas? Je m'ennuie tellement! Je sais que mon parrain vous donne de précieux conseils, mais je trouve le temps bien long...

---

2. Un cardinal est un très haut dignitaire de l'église catholique. Il est choisi et nommé par le pape. Un cardinal n'est pas obligatoirement prêtre.

3. Anne d'Autriche, fille du roi d'Espagne, Philippe III, et de Marguerite d'Autriche, a vécu en Espagne jusqu'à son mariage avec le roi de France.

– Mon fils, vous n’ignorez pas que la situation s’aggrave. Il nous faut réfléchir... et trouver des remèdes à cette crise.

La reine était soulagée d’avoir près d’elle le cardinal Mazarin, le seul personnage de la cour en qui elle avait entière confiance. Comme elle n’entendait rien à la politique, elle laissait cet homme affable décider à sa place. Mais la situation à Paris était devenue tellement orageuse que, cette fois-ci, la diplomatie semblait inefficace.

– Mère, ne dit-on pas qu’à Paris mon parrain est entouré de méchants qui le détestent et ont juré sa perte ?

La reine ébaucha un sourire attendri. Du haut de ses neuf ans, l’enfant s’inquiétait des affaires de la France, de son royaume.

– On raconte que le peuple gronde aux portes du palais, poursuit-il doctement. Saura-t-on lui faire entendre raison ? Dans trois ans, je serai majeur et roi. Et c’est à moi que tous devront obéissance.

– Ainsi la rumeur des troubles est parvenue jusqu’à votre chambre ?

– Tout le monde ne parle que de cela.

Cependant Louis ignorait bien des motifs du mécontentement de son peuple. Il ne savait pas pourquoi tant de traîne-misère affamés venus de la campagne avaient grossi la horde des pauvres de Paris.

– Tous ces paysans sans travail qui se mêlent aux brigands et aux chapardeurs, n’est-ce pas un grand danger pour la paix de Paris ? s’inquiéta-t-il.

À ce moment-là, une clameur insistante, venue de la rue Saint-Honoré, se fit entendre.

– On VEUT-DU-PAIN, DU-PAIN, DU-PAIN!

Cette plainte, répétée depuis le début des grands froids, on l’entendait partout.

– Moins de taxes! Plus de vin! répétaient sur tous les tons les commerçants exaspérés.

Tous rendaient Mazarin responsable de leurs malheurs. On ne supportait plus les nouveaux impôts levés pour poursuivre l’interminable guerre contre l’Espagne...

En tout cas, il ne faisait pas bon se promener dans la ville à la nuit tombante; on se faisait détrousser en moins de deux!

## Chapitre II

# Un coup de foudre



*Février 1648*

– Aurore, approche-toi et viens me chanter une sérénade!

Anne d’Autriche, assise dans son grand cabinet, était entourée de ses dames d’honneur. Bientôt, ce serait le moment d’aller à la chapelle, mais avant, elle voulait écouter de la musique espagnole.

Elle interpella Aurore d’Erquy, sa nouvelle suivante<sup>4</sup>. La jeune fille venait tout juste d’atteindre ses quinze ans.

– Une sérénade? dit-elle avec candeur, je ne sais pas trop... Ma mère est morte alors que je n’étais qu’une enfant et ma servante ne m’a appris que des chansons populaires!

– Qu’importe! rétorqua la reine, choisis un air que tu aimes. J’ai envie d’entendre parler espagnol ce soir. En te regardant, j’ai l’impression de retrouver ta chère maman, trop tôt disparue. Sa présence m’a été si précieuse quand je suis arrivée en France que je ne cesse de penser à elle avec tendresse et suis heureuse de te savoir désormais à mes côtés.

---

4. Les dames d’honneur, ou suivantes de la reine, sont des femmes de la meilleure noblesse appelées à partager la vie quotidienne de la souveraine. Elles l’accompagnent dès son lever et forment autour d’elle une cour gracieuse.

Aurore, touchée par l'affection de la reine, s'exécuta de bon cœur.

La jeune fille prit la mandoline que lui tendait une servante et s'assit sur un tabouret près de la reine. Elle lissa sa jupe pour que le tissu de brocart ne gêne pas son geste puis, le visage penché vers son instrument, elle attendit que le silence soit complet.

Alors, elle gratta quelques cordes puis plaqua un accord sonore et sa voix s'éleva, très pure. Aurore n'avait manifesté aucune hésitation. Elle pratiquait le chant depuis quelques années et son élocution était parfaite. Personne, hormis la reine, ne comprenait un traître mot d'espagnol, mais toutes les suivantes adorèrent cette mélodie tendre et mélancolique.

Anne d'Autriche avait plaisir à retrouver dans la jeune fille la physionomie, le naturel et le teint d'ivoire de sa tendre amie Maddalena de Olivares, espagnole comme elle. Mais la ressemblance s'arrêtait là. De son père, gentilhomme normand tué récemment à la bataille de Rocroi<sup>5</sup>, Aurore avait hérité un tempérament de feu, une énergie à toute épreuve et... des cheveux blonds aux boucles épaisses.

C'était au début du mois de février que la reine avait fait venir à la cour l'orpheline dont elle avait fait sa pupille. Elle comptait parfaire son éducation avant de la marier. La

---

5. Le roi Louis XIII meurt le 14 mai 1643. Cinq jours plus tard, se déroule la bataille de Rocroi (près de la frontière belge), qui oppose les armées du roi de France à celles du roi d'Espagne. La France en sort victorieuse.

jeune fille avait vite conquis l'entourage royal par sa spontanéité et sa gaieté : elle avait insufflé un vent de fraîcheur au Palais-Royal. Intrigantes et coquettes semblaient tout d'un coup bien démodées.

Aurore termina une berceuse castillane, posa sa mandoline sur un tabouret et plongea dans une révérence impeccable. – C'était bien plaisant ! décréta la reine, rêveuse, puis elle se tourna vers ses suivantes en claquant dans ses mains. C'est l'heure ! Il nous faut aller aux Vêpres qui seront chantées ce soir, puisque Monsieur le Cardinal autorise ses musiciens à nous accompagner.

Comme chaque vendredi, en fin d'après-midi, la très pieuse Anne d'Autriche conviait ses dames d'honneur à cet office. C'était pour elles un véritable privilège auquel aucune d'entre elles n'aurait voulu se soustraire. Quelques serviteurs se munirent de candélabres car la nuit tombait déjà.

Ce fut comme une ruche bourdonnante qui se dirigea vers la chapelle du palais dont les multiples lumignons scintillaient. Chacune des dames s'installa à la place qui lui était dévolue selon son rang et le silence se fit.

Quatre violons et un violoncelle avaient déjà pris place près de l'autel lorsqu'un chanteur les rejoignit. Il tenait à la main une partition de Monteverdi.

Ce compositeur italien était devenu follement à la mode depuis quelques mois à Paris et l'émotion submergea la petite assistance quand fut entonné le *Laudate pueri*.

Le jeune chanteur qui s'était exécuté avec beaucoup de grâce, ne laissa vraiment personne indifférent ! Il savait épouser les notes du violon et il fit chavirer le cœur des dames. Quoique concentré sur la mélodie et sur sa partition, le jeune homme ne quittait pas des yeux une jeune fille qu'il venait d'apercevoir pour la première fois, une jeune fille blonde au teint d'ivoire.

Assise derrière la reine, juste à côté d'une girandole qui illuminait ses prunelles couleur d'outremer, Aurore d'Erquy, troublée, sentit son visage s'empourprer.

## Chapitre III

# Un concert à la cour



*Pâques 1648*

Pendant tout le printemps de cette funeste année 1648, Paris n'avait cessé de s'agiter. Les hommes du Parlement<sup>6</sup> s'obstinaient à grignoter le pouvoir royal, tandis que la reine s'efforçait de résister. Dans les rues de la capitale, l'énervement de la population était perceptible : soumis à de cruelles privations infligées par l'interminable guerre contre l'Espagne, le peuple de Paris se rebiffait.

Cela n'empêcha pas, dès la fin du Carême, que reprennent les fêtes à la cour ou chez les grands seigneurs. On avait l'impression qu'ils étaient inconscients de ce qui se déroulait autour d'eux, et que cela les excitait de braver le danger, de jouer avec le feu.

C'est ainsi que fut donné au Palais-Royal un tout nouveau spectacle : *Orfeo*. Le dernier samedi d'avril, les invités choisis avec soin pénétrèrent dès sept heures du soir dans

---

6. Sous l'Ancien Régime, les Parlements sont des cours de justice. Ils ne votent pas d'impôts et ne contrôlent pas les décisions du gouvernement. Cependant, ils sont chargés d'enregistrer et de publier les actes royaux qui, sans cet enregistrement, ne sont pas applicables.

la grande galerie du palais, vêtus de leurs luxueux habits de soie rebrodés d'or et rehaussés de flots de dentelles.

L'entrée d'Anne-Geneviève de Longueville ne passa pas inaperçue. La duchesse de Longueville était cousine du roi de France. Cette jeune et jolie femme de vingt-huit ans avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et qu'elle n'avait jamais aimé. Les deux familles avaient décidé ce mariage et il lui avait bien fallu obéir. C'était ainsi. Les mariages étaient chose beaucoup trop sérieuse pour que des amoureux puissent en décider. De toute évidence, ils étaient très mal assortis. Aurore avait rencontré à plusieurs reprises le duc de Longueville, gouverneur de Normandie. Elle l'avait trouvé barbon et peu soigné. La jeune duchesse, quant à elle, en avait pris son parti avec désinvolture ! On racontait que son vieux mari, malgré ses cinquante-trois ans bien sonnés, avait un peu peur d'elle et la laissait mener une vie très libre. Il était clair qu'elle en profitait. On ne comptait plus ses amants qu'elle affichait avec aplomb !

Resplendissante et sûre d'elle, elle toisa l'assistance : elle était belle et appréciait les regards qui se tournaient vers elle ! Son amie et cousine, Adélaïde de Brèze, de deux ans sa cadette, aussi brune qu'elle était blonde, l'invita à la rejoindre.

– Oh ! Ma chère... venez donc près de moi !

Comme sa grande amie, elle avait été contrainte d'épouser un homme qu'elle n'aimait pas et, comme elle, menait une vie indépendante.

Dans un froufrou soyeux, elles choisirent les meilleures places : les plus proches de la scène, juste derrière les fauteuils réservés à la reine, au petit roi et au cardinal.

Rires cristallins et exclamations enjouées se succédèrent jusqu'au lever de rideau.

Monsieur le Cardinal n'avait pas ménagé sa peine pour que ce spectacle offert à la reine surpassât tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Il savait les Parisiens amateurs de musique, aussi il voulait leur faire connaître ce qui faisait fureur en Italie : du théâtre chanté. L'opéra ! Il n'hésitait pas à dépenser des sommes folles pour faire venir les chanteurs les plus réputés d'Italie. Avec ces compositeurs, ces divas et ces castrats italiens à ses côtés, il renouait avec son cher pays.

Ce soir-là, dès que la reine, le petit roi et Mazarin furent installés, les premiers violons se firent entendre et l'assistance fut aussitôt éblouie. Les spectateurs applaudissaient à tout rompre et lançaient des Ah ! et des Oh ! Il y avait de quoi être stupéfait devant la magie des nombreux changements de décor : on vit même s'écrouler sous l'assaut des guerriers la muraille d'une forteresse... Tout était prodigieux !

Soudain, la bouche d'Adélaïde de Brèze se pinça et un éclair de colère durcit son regard.

– Encore lui ! C'en est trop ! chuchota la belle brune à l'oreille de son amie.

Le jeune homme qui attirait ses foudres était le chanteur dont le regard pénétrant avait troublé Aurore la première

fois qu'elle l'avait vu sur scène. Il s'agissait de Lorenzo Barberini, un filleul de Mazarin. Arrivé depuis quelques mois à Paris, le chanteur avait vite conquis de sa voix de rossignol la reine et ses dames d'honneur. Âgé de tout juste dix-huit ans, mince et élégant, comme il était séduisant ! Son regard profond, son sourire ensorceleur, sa drôlerie le rendaient irrésistible. Toutes les femmes cherchaient à attirer son attention et il savait si bien lancer les compliments que chacune se croyait sa préférée !

Sa dernière conquête avait défrayé la cour.

La très piquante et insolente Adélaïde de Brèze était folle amoureuse de lui. Or depuis peu, Lorenzo semblait la bouder, ne riant plus de ses mots d'esprit, haussant le sourcil lorsqu'elle insistait pour qu'il vînt à sa table les soirs de jeu à la cour. Elle avait tellement l'habitude de séduire et de subjuguier les hommes qu'il lui paraissait impensable qu'il ose la négliger. L'affront était à ses yeux intolérable.

D'autant que Lorenzo, de neuf ans son cadet, semblait faire les yeux doux à Aurore d'Erquy. Dès qu'il l'avait aperçue aux Vêpres chantées dans la chapelle de la reine, il avait été conquis par sa grâce spontanée et naturelle.

— Il le paiera très cher, siffla rageusement Adélaïde en claquant brutalement son éventail.

Aurore d'Erquy était-elle si jolie pour qu'il eût envie de délaisser la belle duchesse de Brèze ? Non pas ! Mais le charme fou d'Aurore avait enchanté le jeune Italien.

Aurore faisait partie des invités privilégiés de cette soirée extraordinaire, mais elle avait pris place en retrait. Elle ne voulait pas s'approcher des deux pestes arrogantes qui l'avaient exaspérée tout à l'heure. Rivalisant de méchanceté, n'avaient-elles pas ridiculisé d'un gloussement méprisant la simplicité de sa robe ? Aurore avait rosi sous l'insulte et n'avait su quelle répartie lancer à ces langues de vipère ! Maintenant, elle se contentait de plier et de déplier son mouchoir de dentelle pour se donner une contenance. En feignant l'indifférence, de surcroît !

Oh ! Comme tout ceci était bien futile ! Et quel contraste avec la vie difficile des Parisiens ordinaires !

Dehors, rue Saint-Honoré, à deux pas, des miséreux en haillons venus de la campagne mendiaient pour un quignon de pain et des gamins trottaient pieds nus et le ventre creux au milieu des immondices.

## Chapitre IV

# Une arrestation trop voyante



26 août 1648

– Du pain ! Du pain ! On a faim !

La misère mais aussi le mécontentement ne cessèrent de s'aggraver dans la capitale pendant les mois qui suivirent.

– Pendez le Mazarin à la poterne ! Qu'il crève ! Rendez-nous nos *Louis et nos deniers*<sup>7</sup> !

Le ton avait monté depuis le début du printemps et les insultes contre Mazarin rivalisaient de violence.

Pourtant, en cette fin du mois d'août, il y avait réjouissance à Paris : la reine Anne d'Autriche et sa suite s'étaient rendues à la cathédrale Notre-Dame sur l'île de la Cité pour remercier le ciel d'une nouvelle victoire militaire : les armées espagnoles avaient une fois encore été battues. On espérait tellement la défaite totale de l'Espagne ! Que cette guerre interminable cesse enfin !

Peu après la fin de la cérémonie à Notre-Dame, il y eut quelques vivats lancés vers les carrosses de la reine et du jeune roi, mais des femmes d'artisans, excédées par l'augmentation

---

7. Monnaies courantes sous l'Ancien Régime.

des taxes, tentèrent d'arrêter le cortège pour adresser aux souverains des protestations véhémentes. Il y eut même des injures et le ministre Mazarin fut hué. La troupe des soldats du roi repoussa la foule grondeuse qui s'éparpilla.

Le cortège royal regagna le Palais-Royal sans encombre. Aucun autre incident ne fut observé, mais le petit roi fut bouleversé : le peuple de Paris ne l'aimait donc plus ?

Ce qui se passa dans l'après-midi fut autrement plus grave.

Le bruit d'une cavalcade martela le sol de la rue du port Saint-Landry, près de la Seine, dans l'île de la Cité. Un nuage de poussière attesta de l'arrivée d'une compagnie de gardes de la reine, qui s'immobilisa brutalement sur un ordre bref du capitaine.

Dans la ruelle, tout se figea.

Comminges, grand officier de la reine, descendit prestement de cheval. Accompagné de deux gardes, il entra d'un pas décidé dans une vieille demeure à pans de bois, celle d'un vieux parlementaire. Quelques instants plus tard, la voix perçante d'une servante hurlait depuis la croisée ouverte du premier étage :

– On enlève mon maître ! À l'aide ! Au secours !

La reine avait ordonné de faire arrêter trois parlementaires qui lui avaient tenu tête ! Elle espérait que l'euphorie de la victoire sur les Espagnols étoufferait ces arrestations et qu'elles passeraient inaperçues. C'était bien raté.

En un instant, comme piquée par une guêpe, la multitude des badauds, mendiants et boutiquiers s'agita.

– Libérez Broussel! BROUS-SEL! BROUS-SEL!

Qui était cet homme dont le peuple scandait le nom ? C'était le bonhomme Broussel, comme on l'appelait, un vieux parlementaire de soixante-douze ans. Il était devenu extrêmement populaire en s'opposant au pouvoir royal. Il multipliait les protestations contre l'augmentation des impôts et la création de nouvelles taxes. Par sa bouche, le Parlement appelait le peuple à se soulever. Les Parisiens en avaient fait leur idole. Alors, en voyant qu'on s'attaquait à lui, chacun se sentait agressé et humilié. Ce fut comme un signal et en un instant le charivari fut incroyable.

Des miséreux révoltés par les injustices se mirent à frapper les malheureux chevaux qui hennissaient de douleur. Un porteur d'eau, déposant ses seaux à terre, s'empara de l'étau d'un maraîcher et le balança au travers de la rue. Au même moment, un portefaix<sup>8</sup>, lâchant son fardeau, renversa une barrique. Quel désordre ! Il fallait prendre garde !

Planches, seaux, matelas s'étaient mis à pleuvoir depuis les étages des maisons et, en quelques minutes, la rue fut coupée en deux par une barricade.

Pourtant, le lieutenant réussit à embarquer Broussel. On le poussa dans un carrosse qui parvint tant bien que mal à déta-ler. Le capitaine soupira de satisfaction, il avait réussi à exé-cuter l'ordre de la reine et Broussel fut mis sous les verrous.

---

8. Homme dont le métier est de porter de lourdes charges.

## Chapitre v

# *La ville est en ébullition*



*27 août 1648*

Le lendemain après-midi, embusqué sous les arcades de la minuscule rue de l'Arbre-Sec, Lorenzo Barberini rabattit vivement son feutre devant son visage.

Que faisait-il donc avec une ample cape enroulée sur ses épaules ? Pourquoi se couvrir ainsi en plein mois d'août ?

Lorenzo ne tenait pas à ce que quelqu'un reconnaisse le filleul du ministre. Le peuple haïssait tellement Mazarin que tout ce qui était italien devenait suspect.

Pour l'heure, le jeune homme n'était plus le chanteur chéri des dames de la cour. Il jouait une autre partition secrète et dangereuse : il était indicateur du cardinal Mazarin. Oui, espion !

Mazarin voulait savoir si la rébellion était aussi grave qu'on le prétendait et il avait envoyé son filleul arpenter les quartiers chauds de la capitale pour repérer d'éventuels comploteurs.

Lorenzo jugeait les comportements suspects, les mines menaçantes pour signaler les agitateurs à la police secrète de son parrain.

Il lui fallait redoubler de prudence. Qu'il soit désigné à la foule énervée comme espion à la solde de Mazarin et il n'échapperait pas aux mauvais coups.

Lorenzo venait de remarquer deux portefaix, à l'allure bizarre et aux mines sombres.

Prudemment, il se recula. Juste à temps !

Les deux individus, un gourdin dans chaque main, ne paraissaient ni flâner ni travailler. Lorenzo se faufila derrière l'un des piliers des arcades et retint son souffle. Ce qu'il entendit le fit frémir.

– Tu vas voir qu'on aura la peau de ce coquin de cardinal !

– Ce soir, à la nuit tombée...

Lorenzo ne put en entendre davantage. Un groupe de paysannes en guenilles arrivait en hurlant.

– À mort ! Allons pendre le diable rouge<sup>9</sup> !

Tiens donc ? C'était le nouveau surnom dont on affublait son parrain.

Le jeune homme profita du tumulte grandissant pour déguerpir. Les invectives reprenaient de plus belle. Impossible de prendre le chemin habituel. Il emprunta la rue du Figuier et franchit une barricade. Ouf ! Il était sain et sauf.

Le cœur de la ville était en ébullition et les barricades se comptaient déjà par dizaines.

Lorenzo se faufila alors dans le lacin tortueux des ruelles entourant l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Il voulait

9. Le rouge, couleur dominante des vêtements d'un cardinal, incitera les ennemis de Mazarin à le surnommer « le diable rouge ».

rentrer au Palais-Royal. Mais en débouchant dans la petite rue de Venise, il s'arrêta, interdit.

Il en était sûr, là, à deux pas, ce grand gaillard à la mine patibulaire, c'était le bandit qui avait cherché à l'assommer lorsqu'il avait quitté le palais ce matin.

Le souffle coupé par la course mais aussi par la peur qui l'envahissait, Lorenzo s'enfonça dans l'embrasement d'une échoppe et, collé au chambranle, se fit aussi mince qu'une planche d'acajou. L'homme au visage entaillé par une immonde balafre passa sans le voir.

Alors, détalant, Lorenzo rejoignit la petite porte de la rue Vivienne qui ouvrait sur le jardin du Palais-Royal.

En traversant les écuries, il remarqua un nombre impressionnant de fusils. S'apprêtait-on à tenir un siège ? Et ces chevaux bridés ! Qui comptait partir en toute hâte ?

La sécurité du cardinal avait été renforcée. À l'entrée de ses appartements, un garde du corps, italien comme lui, le laissa passer.

Habillé de gris, botté, prêt à monter à cheval, Mazarin semblait réellement inquiet. On voyait à sa mine qu'il n'avait pas dormi depuis la veille.

– Alors ? Raconte... Qu'as-tu observé ? questionna-t-il. Mon entourage a-t-il exagéré les menaces ?

Le jeune homme était encore sous le coup de l'émotion et le cardinal s'en rendit compte.

– Monsieur mon parrain, les Parisiens sont pris de folie. On en veut à l'autorité de la régente Anne d'Autriche. Et

ce n'est pas tout... On dévide un tissu d'horreurs sur elle et sur votre personne, on colporte des mensonges incroyables. Les menaces sont réelles, votre vie est désormais en danger.

Mazarin, revivant en pensée les heures d'angoisse qu'il venait de subir, retranché dans le Palais-Royal, marmonna alors en italien :

– *Pour tout le royaume de France, je ne veux pas passer une nuit semblable à celle que je viens d'endurer*<sup>10</sup>.

Et il conclut en élevant le ton :

– La reine doit céder : qu'elle ordonne de libérer Broussel ! Ou c'est moi qui pars...

---

10. Les phrases en italique sont des propos qui ont été réellement tenus.

## Chapitre VI

# *La reine capitule*



*28 août 1648*

– Allons, raconte-moi ce qui se passe !

Dès que l'on ouvrit les rideaux de sa chambre, la reine voulut connaître la cause du tintamarre qui n'avait cessé de toute la nuit. Elle avait mal dormi, à cause des coups de feu et des cris. L'inquiétude la rongait et elle voulait savoir ce qui se passait en ville.

– Aurore, que vois-tu par la croisée ? poursuivit-elle en tirant vers elle le drap en batiste de Hollande qui, en glissant, avait laissé entrevoir l'arrondi laiteux de son épaule.

Aurore portait une toilette de soie aux reflets de rose thé, un peu trop longue. Elle releva avec soin le bas de sa jupe pour être plus à l'aise en se penchant à la fenêtre.

– Oh ! Non ! Ce n'est pas possible ! laissa-t-elle échapper stupéfaite.

– Que vois-tu ?

– Je vois une barricade, là, dressée à quelques pas des sentinelles de votre régiment des gardes. Quel vacarme... J'entends mal. Si... Ils hurlent qu'ils veulent la libération de Broussel. Je vois aussi une chaîne tendue au travers de

la rue Saint-Honoré. Les émeutiers ont appuyé dessus des tonneaux remplis de je-ne-sais-quoi. On dirait des détritrus. Oh ! la ! la ! Des poutres, des planches, des pavés s'entassent n'importe comment ! À l'évidence, ils veulent empêcher le passage des soldats appelés pour vous protéger !

La reine se leva prestement et enfila la robe de chambre qu'une suivante lui tendait. Puis elle gagna d'un pas rapide son grand cabinet. C'est à ce moment qu'un garde, essoufflé, entra précipitamment. Sans s'être fait annoncer ! Il fallait que la situation fût grave pour se présenter ainsi.

– Madame, Madame !

La reine excédée se tourna vers le nouveau venu.

– Qu'est-ce donc encore ?

– On m'a dit qu'il y avait ce matin mille deux cents barricades dans la ville ! J'ai vu le chancelier<sup>11</sup> Séguier poursuivi par la foule ! L'hôtel<sup>12</sup>, où il s'était réfugié, a été pillé et il a manqué de rôtir comme un chapon ! On dit aussi que les révoltés ont pris à partie Molé, le président du Parlement. Il tentait de calmer la rébellion. Certains ont voulu le rouer de coups, d'autres hurlaient qu'ils allaient le tuer et l'on a tiré sur sa barbe. Et toujours aux cris de : « *On veut le bonhomme Broussel !* »

La reine se mit vraiment en colère et tapa du pied sur le sol comme une petite fille rageuse. Le bruit sec de son talon sur le parquet retentit comme une claque.

11. Chef suprême de la justice, il était le second personnage du royaume.

12. Maison somptueuse d'une personne riche.

– Je ne céderai pas. Libérer Broussel ? Ils n’y pensent vraiment pas, ces insolents ! *Je l’étranglerais plutôt avec ces deux mains*, ajouta-t-elle en joignant le geste à la parole.

Monsieur le Cardinal était entré discrètement à la suite du garde. Il s’approcha alors d’Anne d’Autriche et lui murmura quelques mots à l’oreille. Sans aucun doute des paroles d’apaisement. Il fallait à tout prix que la reine retrouve son calme.

Aurore ne réussit pas à deviner ce qu’il venait de lui dire. Mais elle vit la reine fermer les yeux un instant, pousser un long soupir, puis, clignant les paupières, elle sembla ravalier quelques larmes avant d’annoncer de sa voix aiguë des mauvais jours.

– C’est bon. Allez, libérer Broussel ! Mais, ajouta-t-elle, à la seule condition que les délibérations des parlementaires ne reprennent pas tout de suite ! Ils devront attendre la fin des vacances d’automne : à la Saint-Martin et pas avant ! C’est encore moi qui commande ici.

Comme d’habitude, il fallait qu’elle ait le dernier mot ! Le petit roi était accouru en entendant l’algarade. Il prit la main de sa mère dans la sienne et la baisa tendrement. Anne d’Autriche se pencha alors vers lui et lui confia à voix basse :

– Mon fils, je viens d’essayer un échec cuisant, mais vous allez voir de quel bois je me chauffe ! Il n’est pas question que ce soit la rue qui donne les ordres. Il est grand temps que je récupère mon autorité.

Finalement, la reine capitula et Broussel fut libéré le soir même.

Dès le dimanche, Paris avait repris son visage des jours ordinaires. Mais la situation restait périlleuse et le calme n'était qu'apparent.

## Chapitre VII

# *Le feu aux poudres*



*9 septembre 1648*

– Oh ! Hisse ! Oh ! Hisse !

Juste à l’aplomb de la fontaine des Quatre-Marches, une carriole venait de s’embourber dans le sol détrempé par quatre jours d’orage. Son chargement de paniers bourrés de volailles tanguait dangereusement. Et ça piaillait là-dedans !

Le charretier roula les manches de sa chemise et cracha dans ses mains. Il s’arc-bouta contre sa charrette pour tenter de sortir de l’ornière : un craquement sinistre le dissuada de continuer.

Les badauds s’agglutinaient et chacun y allait de son avis. Impossible de passer au milieu de cet enchevêtrement.

Deux charrettes escortées de gardes venaient de déboucher dans la rue. Elles furent obligées de s’immobiliser. À coup sûr, elles voulaient se frayer un passage pour emprunter la porte Saint-Antoine. Cela semblait pourtant peine perdue. L’angélus du soir venait de sonner à l’église Saint-Paul-Saint-Louis, lorsqu’on entendit un hennissement à trouer les oreilles. Très nerveux, le cocher qui conduisait l’une des

deux charrettes donnait des coups de fouet sur la croupe de ses chevaux apeurés.

Rien à faire. Les bêtes refusaient d'obéir.

Le faubourg, qui n'avait jamais eu la réputation d'être paisible, s'agitait au moindre incident depuis les troubles du mois d'août.

– T'excite pas lourdaud, rien ne presse! Nous, on a tout not' temps... lança un portefaix taillé comme une armoire, qui attendait qu'on lui charge des marchandises sur le dos.

La tension monta d'un cran. Constatant la pagaille, le bonhomme avait posé son harnais et s'était appuyé sur le brancard de la charrette.

– Et d'abord! C'est quoi, ta cargaison? apostropha-t-il le cocher d'un ton mi-goguenard, mi-menaçant. Pourquoi t'es si impatient? Tu nous cacherais pas du bon blé, mis de côté pour faire le pain des riches?

L'un des gardes de l'escorte descendit de son cheval pour saisir les rênes de l'attelage en jetant un coup d'œil aux alentours. L'air inquiet, il glissa sa main gauche sous sa veste: le contact glacé de l'acier de son pistolet le rassura. C'est à ce moment que le portefaix tira sur la bâche qui couvrait le chargement. Un coup de couteau éventa vite fait l'un des gros sacs de jute.

– Tудieu! C'est pas possible! De la poudre!

De la poudre? Cela voulait dire des munitions pour les mousquets des soldats!

La foule, qui n'attendait qu'un prétexte, se rua sur la cargaison des deux charrettes. En moins de deux, les sacs étaient mis à terre, déchirés, piétinés. Le cocher détala comme un lapin.

– Aux armes !

Des cris, des hurlements... Aussitôt une vilaine rumeur se répandit.

– La reine veut punir le peuple qui lui a résisté !

– La troupe va nous tirer dessus comme sur du gibier !

La débandade fut effroyable. Après une voltige, un gourdin s'était abattu sur la tête d'un des gardes : il pissait le sang, mais continuait à cogner de droite et de gauche.

Profitant de la confusion, l'autre soldat fila. Dès qu'il eut dépassé la forteresse de la Bastille, il tourna en direction de la rue des Tournelles, moins fréquentée, et parvint sans encombre au Palais-Royal. Ce garde, qui s'appelait Jacquet, était expérimenté et courageux. On pouvait lui faire confiance. Il ne craignait pas les coups, mais jamais il n'avait ressenti une telle hostilité du peuple contre la reine.

– Je dois rendre compte au sieur Guitaut ! lança-t-il en confiant sa monture au premier garde rencontré à l'entrée du palais.

Et déjà, le claquement de ses bottes résonna comme une menace dans la grande antichambre où palabraient soldats et courtisans. Puis il pénétra sans difficulté dans le cabinet de Mazarin, qui s'entretenait avec Guitaut, le fidèle capitaine des gardes de la reine.

– Monsieur ! La reine n’est plus en sûreté, affirma Jacquet sans plus de cérémonie. Le peuple se mêle aux bourgeois : ils veulent prendre le roi et le garder à l’Hôtel de Ville. Soit-disant sous leur protection.

Monsieur le Cardinal n’en menait pas large. S’il maniait avec talent les discussions, il n’était jamais à l’aise quand on parlait avec les armes. Il n’avait alors qu’une envie : prendre ses jambes à son cou pour aller se réfugier à Rome !

À ce moment, la reine entra dans la pièce. Visiblement, elle avait tout entendu mais ne semblait pas impressionnée. Dans l’adversité, elle redevenait forte et impérieuse. Elle n’était pas l’arrière-petite-fille de Charles Quint<sup>13</sup> pour rien !

– Allons ! Dieu n’abandonnera pas le roi !

Avec sang-froid, elle ajouta, une pointe de défi dans la voix :

– Pour calmer les esprits, nous allons nous éloigner de Paris et faire un petit voyage au château de Rueil, à trois lieues d’ici. Nous allons ainsi répondre à l’invitation pressante de la duchesse d’Aiguillon. Rappelez-vous que chaque année à cette époque commence le nettoyage du Palais-Royal : il est grand temps de le faire. Après tout, il n’est pas exceptionnel que la cour de France quitte la capitale. Saisissons ce prétexte très plausible pour mettre de la distance entre nous et les émeutiers. Cessez donc de vous tourmenter ! Et faites bonne figure pour donner le change...

---

13. Charles Quint, roi d’Espagne et empereur germanique, fut le prince le plus puissant du XVI<sup>e</sup> siècle.

## Chapitre VIII

# *Un voyage ou une fuite ?*



*13 septembre 1648*

– Lorenzo ! Lorenzo !

Le jeune Italien entendit qu'on l'appelait et que quelqu'un frappait à la porte de sa chambre. Voilà qui était étrange, le jour n'était même pas levé. Il bondit de son lit et, en ouvrant, fut stupéfait de reconnaître Jacquet. Son ami avait été pris dans une émeute hier soir. Pourquoi était-il si tôt habillé et botté ?

Les serviteurs de la cour logeaient à l'étage des combles, dans des petites chambres sous les toits du Palais-Royal. Ces mansardes s'alignaient de chaque côté d'un étroit couloir. À défaut d'être confortables, par leur proximité, elles favorisaient les rencontres. Lorenzo et Jacquet avaient sympathisé dès le premier soir de l'arrivée du jeune chanteur italien, il y a quelques mois. Leur âge mais aussi leur ignorance des usages de la cour les avaient rapprochés.

– Dépêche-toi ! Monsieur le Cardinal veut nous voir.

Dès que Lorenzo fut prêt, tous deux se précipitèrent dans la grande antichambre. Mazarin, en tenue de voyage, donnait quelques directives. En les apercevant, il leur fit signe d'approcher.

Il prit Lorenzo par l'épaule et l'entraîna un peu à l'écart des soldats. L'embrasure de la fenêtre qui ouvrait sur le jardin était bien plus propice aux confidences.

– Lorenzo, j'ai une mission de grande importance à te confier. Des circonstances fâcheuses nous contraignent à nous éloigner de Paris. Nous partons mettre le petit roi en sûreté.

La reine Anne d'Autriche venait de sortir de son oratoire. Lorenzo reconnut aussitôt, parmi les suivantes, Aurore d'Erquy. Jamais jusqu'à présent il n'avait trouvé un prétexte pour lui parler. L'occasion allait-elle enfin se présenter ?

Anne d'Autriche prit Aurore par la main et, abandonnant ses dames d'honneur, rejoignit Mazarin et Lorenzo.

Le regard du jeune Italien plongea dans les yeux outremer de la jeune fille qui rougit. Cela ne dura qu'un instant.

Se ressaisissant, Lorenzo s'inclina devant la reine, mais elle ne lui laissa pas le temps de la saluer comme il aurait été convenable de le faire. Il n'y avait pas une minute à perdre et elle s'empressa de lui confier :

– Mon jeune fils Philippe est malade et bien trop faible pour voyager. Il doit rester ici. Je vous le confie, à Aurore d'Erquy et à toi. Il faudra veiller sur lui et le distraire, car sa tristesse sera grande quand il constatera notre départ et celui de Louis, dont il est inséparable. Cela me brise le cœur de le laisser, mais le roi est en danger et c'est à lui d'abord que je dois penser. Lorsque Philippe sera en état de voyager, vous l'escorterez jusqu'à nous, en restant extrêmement prudents.



Quelques instants plus tard, sans faire de bruit, un carrosse embarquait le roi, accompagné de Mazarin et de quelques gardes. En route pour le château de Rueil, où la duchesse d'Aiguillon les attendait.

La reine les rejoignit dès le lendemain.

2<sup>E</sup> ÉPISE



*Inquiétudes à la cour*

## Chapitre I

# *La fuite du petit prince*



*16 septembre 1648*

Trois jours plus tard, Philippe d'Anjou étant guéri, Lorenzo estima qu'il était temps de quitter la capitale survoltée. Il fallait emmener le petit prince auprès de sa mère à Rueil.

Il n'attendit pas le lever du jour pour revêtir une tenue de voyage et gagna l'antichambre de la reine, déserte à cette heure. Agenouillé devant un coffre recouvert de cuir de Cordoue, il s'ingéniait à y disposer une courtine de velours. Il la pliait en quatre lorsqu'Aurore d'Erquy entra dans la pièce. Il lui sourit. Elle tenait par la main Philippe d'Anjou encore tout ensommeillé. Le jeune frère du roi bâillait à s'en décrocher la mâchoire !

– Vite Monsieur ! Grimpez là-dedans ! Nous partons dans un instant.

L'enfant ne comprenait pas. Lui, un petit prince, s'engouffrer dans une malle ?

Lorenzo, remarquant son hésitation, lui expliqua :

– Oui! Monsieur, nous devons cacher votre départ. Mais ne vous inquiétez pas, nous partons retrouver votre frère et votre maman.

De deux ans le cadet de Louis, le petit garçon, que beaucoup appelaient Anjou tout simplement, était plus sensible et fragile que son frère. Les journées des barricades l’avaient terrorisé et il pleurait pour des broutilles.

– Mon frère a-t-il emporté son épée pour me défendre?

Anjou éprouvait pour son aîné une confiance absolue et fut aussitôt consolé de savoir qu’ils allaient le rejoindre. Aurore aida l’enfant à s’installer et le rassura.

– Regardez Monsieur, il y a ici des ouvertures ménagées dans le couvercle pour que vous puissiez respirer et vous pourrez tout entendre sans être vu!

Le carrosse et son précieux chargement quittèrent discrètement la cour du Palais-Royal avant l’angélus de sept heures. Un pâle soleil de septembre pointait quand Aurore jeta un coup d’œil par la portière.

Elle tremblait de froid et de peur. Ces dernières semaines avaient été éprouvantes et rien ne permettait de penser que la reine réussirait à juguler la révolte.

Et si on les reconnaissait?

Après la rue Traversière qui offrait un raccourci discret, ils tournèrent à droite rue Neuve-Saint-Honoré.

Lorenzo interpella le cocher:

– Attention, il faut garder une allure modérée!

À peine avait-il prononcé ces mots qu'il se renfonça précipitamment sur la banquette. Il venait d'apercevoir un groupe de marinières en route vers le port aux pommes. Il fallait coûte que coûte éviter d'attirer l'attention. Le départ du roi et de la régente avait été très mal perçu par la population et l'on pouvait toujours craindre un embrasement. Le voyage n'était pas sans danger.

C'est en arrivant près de l'église Saint-Roch qu'ils entendirent une cavalcade. Le cœur de Lorenzo se mit à cogner plus fort.

Avait-il été assez prudent ?

Une sourde angoisse étreignit Aurore. Elle n'était pas franchement rassurée. La vie tranquille qu'elle avait menée en Normandie lui paraissait bien loin.

Lorenzo cherchait à mesurer les risques. La rue était devenue plus étroite, idéale pour tendre un guet-apens. Par où filer si un piège se présentait ? Il évalua la possibilité de s'échapper par le couvent des Capucins qui ouvrait directement sur la campagne. Mais... les laisserait-on entrer à l'improviste ? La cavalcade se rapprochait... Des cavaliers les dépassèrent sans même s'intéresser à eux. Ouf !

Quelques minutes plus tard, le carrosse fut obligé de ralentir. Il s'immobilisa complètement près de la porte Saint-Honoré, qui marquait la limite extérieure de Paris vers l'ouest.

– Halte-là !

Un groupe de miliciens bourgeois contrôlait les sorties de la capitale.

– Qui va là ? Où allez-vous ? Montrez votre sauf-conduit<sup>14</sup>...

Le cœur d'Aurore se serra. Elle pensait au petit prince enfermé dans le coffre. Qu'il se mette à pleurer et ce serait le drame ! La reine ne pourrait lui pardonner. Elle sentit la panique la saisir.

C'est alors que Lorenzo, la saisissant dans ses bras, lança de sa voix chaude et chantante :

– Messieurs, laissez passer deux amoureux ! Je viens d'enlever ma belle à son vieil oncle qui la veut épouser. C'est moi qu'elle aime et nous allons à Chaillot. Un curé compréhensif va nous marier en cachette. Je vous en prie, laissez-nous aller !

Lorenzo ne manquait pas de sang-froid : il avait même fait attention à camoufler son accent italien ! Aurore fut stupéfaite de l'audace du jeune homme et éblouie par sa présence d'esprit. Néanmoins décontenancée, elle rougit comme une pivoine !

Le groupe de miliciens partit d'un large éclat de rire et chacun y alla de son compliment. L'un levait son chapeau, l'autre agitait la main. Sans faire de manières, ils s'écartèrent et levèrent le barrage.

Le carrosse réussit à sortir de Paris. Lorenzo saisit la main d'Aurore et l'embrassa avec chaleur.

---

14. Une autorisation de passer.

Dans le bois touffu juste après le Cours-la-Reine, ils entendirent une nouvelle galopade. Un cheval, arrivant à leur rencontre, ralentit à la hauteur de leur carrosse. Le jeune Italien s'inquiéta. Les questions se bousculaient dans sa tête. Qui avait pu donner l'alerte ? Ou les trahir ?

Un homme tout de noir vêtu, un large feutre lui dissimulant le visage, se saisit du mousquet attaché à son baudrier. Lorenzo reconnut... Jacquet !

Le jeune soldat éclata d'un rire sonore et lança :

– Je t'ai fait peur, hein ?

Lorenzo esquissa une moue agacée et répliqua :

– Rappelle-toi que notre départ doit être gardé secret. Quel imprudent tu fais !

– Haut les cœurs, nous les materons ! poursuivit joyeusement Jacquet.

Quel casse-cou ce compagnon ! Téméraire et insolent, il n'hésitait pas à se rire des dangers. Lorenzo aurait aimé manifester la même insouciance... Mais il ne pouvait se le permettre. Un petit prince de presque huit ans, jeune frère du roi, lui avait été confié. C'était là une lourde responsabilité qui entravait la griserie de cette chevauchée.

Lorenzo reprit la main d'Aurore et de nouveau y déposa un baiser. Puis il libéra Philippe d'Anjou de sa cachette.

– Allons Monsieur, vous n'avez plus rien à craindre ! le rassura-t-il.

Cela faisait une heure que le carrosse emportant les fugitifs avait quitté Paris. Le frêle petit garçon ne possédait pas

l'amour-propre de son aîné. Quand il avait peur, il le montrait ! Il faut reconnaître qu'enfermé dans un coffre au fond d'un carrosse avait de quoi impressionner.

L'équipage venait d'arriver au village de Longchamp. Il fallait traverser la Seine, moins large en cet endroit. Par chance, un îlot la séparait ici en deux, réduisant le courant assez vif depuis les grosses pluies du mois d'août.

– Je vais vous prendre dans mes bras et vous ne serez même pas mouillé... dit Lorenzo à Philippe.

Jacquet avait fort à faire. Dans l'eau jusqu'aux revers de ses bottes, il tenait une barque d'une main ferme. De l'autre, il s'arrimait à un saule pour maintenir l'embarcation le long de la rive.

Pendant ce temps, Lorenzo avait soulevé l'enfant qui se cramponnait à son cou. Avant de monter à bord, il mit en garde Aurore :

– Attention ! La berge est toute détrempée.

Aurore souleva le bas de sa jupe. C'est vrai que la soie couleur de nuit de sa robe n'était peut-être pas très adaptée à cette fuite...

Hop ! Elle fit un petit bond. La barque tangua un peu et Philippe, toujours accroché au cou de Lorenzo, poussa un cri d'oiseau effarouché. À son tour, Jacquet enjamba le garde-corps et s'installa près d'eux, ses bottes dégouлинаient en une mare vaseuse.

Des mariniers qui faisaient le guet les firent traverser sans difficulté.

Sur l'autre rive, dissimulés dans un bosquet de noisetiers, deux chevaux trahissaient une présence : un carrosse aux armes du roi de France les attendait.

Dès que Lorenzo (sa précieuse charge toujours dans les bras) et Aurore y furent engouffrés, le claquement du fouet sur la croupe des chevaux signala le départ : il n'y avait pas de temps à perdre !

– Attention aux secousses !

Pour éviter les ornières trop profondes, le cocher rasait le sous-bois si bien que des branches de marronniers rous-sis venaient griffer le montant du carrosse. Les essieux des roues grinçaient à chaque dénivélé.

– Ça va, Aurore ? On est vraiment secoués comme des noyaux !

Aurore s'était assise à côté de l'enfant sur la banquette de crin et avait pris la petite main glacée dans la sienne. Le menton du jeune prince tremblait.

– Il n'y a pas de méchants, là où sont maman et mon frère le roi ? demanda-t-il en retenant ses sanglots.

– Mais non, Monsieur ! Soyez tranquille ! le tranquillisa Aurore.

Pour calmer son désarroi, elle le prit sur ses genoux et l'embrassa.

– Voulez-vous que je continue l'histoire que je vous contais hier soir ?

– Oh oui ! Celle de *Peau d'Âne* !

Ce fut désormais pour le petit prince attentif comme une promenade enchantée. Aurore savait si bien raconter les histoires. Mais, d'un coup, la tête de l'enfant tomba : il dormait !

Lorenzo était lui aussi charmé par le comportement de la jeune fille. Elle avait gardé son sang-froid et sa gaieté avait désamorcé l'angoisse du petit prince. Voilà des manières qui le changeaient des pies coquettes et prétentieuses qui sévissaient à la cour !

Le soleil était à son zénith lorsqu'ils arrivèrent aux abords de Rueil. Sans anicroche.

Près du carrefour de la Croix-Rousse, une rumeur sourde mais très nette éveilla le petit garçon.

- Y a-t-il ici aussi des révoltes ?
- Mais non ! Regardez la foule agglutinée le long de la grande allée de tilleuls qui mène au château. Vous êtes annoncé et ces gens sont venus à votre rencontre ! Madame la Reine doit être impatiente de vous serrer dans ses bras.

## Chapitre II

# *Le terrible cousin*



*20 septembre 1648*

Quelques jours plus tard, une excitation inhabituelle agitait le château de Rueil.

- Il est attendu d’un instant à l’autre !
- On dit que son escorte n’est qu’à deux lieues !
- Ooooooh là !

Comme pour répondre à la nervosité des courtisans agglutinés, un cavalier entra à bride abattue dans la cour d’honneur, soulevant un nuage de terre et de sable.

On ne s’était pas trompé.

L’éclaireur, qui venait de confier sa monture, annonçait l’approche du personnage que tous attendaient avec fièvre : Louis de Bourbon.

Ce cousin du jeune roi était le prince de Condé, dit le Grand Condé<sup>15</sup>, mais tous à la cour l’appelaient Monsieur le Prince.

Quelques minutes plus tard, les vingt-quatre cavaliers de l’escorte et les cinq carrosses du prince et de sa suite cara-

---

15. Depuis sa victoire sur les Espagnols lors de la bataille de Rocroi (le 19 mai 1643), Louis de Bourbon, prince de Condé, est appelé Le Grand Condé.

colaient le long de l'allée de tilleuls et pénétraient à leur tour dans la cour.

Les courtisans s'étaient écartés. Le premier carrosse, rouge et or, aux armes des Condé, s'arrêta brutalement au pied de l'escalier d'honneur.

Un laquais se précipita : on savait la reine et le petit roi pressés de voir leur hôte. Il fallait vraiment qu'Anne d'Autriche soit impatiente pour venir jusqu'au grand vestibule à la rencontre du fringant gentilhomme qui entrait.

– Bienvenue mon cousin ! lança la reine de sa voix pointue.

Le Grand Condé ne passait jamais inaperçu. Aujourd'hui, il claudiquait et semblait souffrir.

– Allez l'embrasser, murmura Anne d'Autriche à son fils.

Louis était fasciné par son grand cousin qui venait tout juste de fêter ses vingt-sept ans. Le petit roi releva la tête pour paraître digne, puis il alla à la rencontre de son invité.

– Vous vous êtes couvert de gloire contre les Espagnols et nous sommes fiers de vous, annonça le petit roi.

Malgré son apparente assurance et le compliment qu'il venait de déclamer avec fermeté, Louis était un peu mal à l'aise en présence de cet audacieux militaire, si sûr de lui.

Le Grand Condé tourna son visage d'aigle vers la reine et, de sa voix cassante et impérieuse, affirma :

– Madame, je suis votre serviteur et celui de mon roi.

– Grâce au ciel, le coup de mousquet qui a heurté votre hanche, il y a quelques jours, ne vous a pas empêché de

remporter une nouvelle et éclatante victoire devant la ville de Lens<sup>16</sup>, renchérit la reine.

Condé se redressa encore, comme pour montrer sa supériorité. Puis il laissa son regard bleu très vif faire le tour de l'assistance. Quelle satisfaction de se voir ainsi complimenté devant la cour. N'était-il pas devenu l'indispensable cousin ?

Mazarin s'approcha à son tour et se joignit au concert des éloges. Après les salutations d'usage, la foule des courtisans se dispersa dans les couloirs. Ça jacassait, discourait...

La sœur de Condé, la belle Anne-Geneviève de Longueville, avait entraîné ses admirateurs à l'écart sur la terrasse ouvrant sur le parc.

– Dites-moi, très cher, que raconte-t-on à Paris ?

Armand de Conti<sup>17</sup>, son plus jeune frère (dix ans de moins, une éternité !) faisait partie de ses adorateurs les plus fervents. Hormis la vénération qu'il ressentait à son égard, Armand partageait avec elle la même haine envers Mazarin. Il enchaîna, sûr de lui plaire :

– Des chansons ! On n'arrête pas de chanter en ville et je vais vous fredonner le dernier couplet à la mode :

*Un vent de Fronde  
S'est levé ce matin. Je crois qu'il gronde  
Contre le Mazarin.*

---

16. Dernière bataille de la guerre de Trente Ans qui a lieu le 19 août 1648. Elle marque la victoire française sur les troupes espagnoles du comté de Flandres.

17. Armand de Conti, jeune frère du prince de Condé et de la duchesse de Longueville.

Renversant en arrière sa jolie tête blonde, la belle se mit à rire. Ses adorateurs renchérirent. C'était trop drôle de comparer la révolte des Parlementaires et des Parisiens à ce jeu des *écoliers qui frondent dans les fossés de Paris*!

Pour autant le lance-pierre était-il un jeu si... inoffensif ? Sûrement pas. Tous ces jeunes nobles inconscients avaient-ils donc oublié qu'il pouvait être très dangereux ?

Après avoir continué à rire des insultes lancées contre le cardinal ministre, le petit groupe des amis proches de la duchesse de Longueville s'amusa à colporter les rumeurs les plus folles. On plaisanta avec les racontars les plus saugrenus que tous finissaient par croire.

– On dit que le cardinal a détourné vingt-neuf millions qu'il a mis en sûreté à Venise !

– Il paraît qu'il a décidé de s'entendre avec les Turcs pour leur livrer l'Europe !

– Qu'attend-on pour chasser cet étranger cupide ? ajouta Adélaïde de Brèze, l'inséparable grande amie.

À l'instant, Lorenzo traversait la terrasse. Avait-il entendu ? Tout le monde le savait protégé du cardinal. Un silence se fit. Son regard croisa celui d'Adélaïde. Il y remarqua une véritable fureur. Depuis qu'il ne recherchait plus sa présence, la belle, vexée, avait la rancœur chevillée au corps.

Il ne s'attarda pas. Il était justement appelé par Mazarin : une délégation de parlementaires était annoncée pour le lendemain.

## Chapitre III

# *Le conflit s'envenime*



*Dernière semaine de septembre 1648*

Au cours de la dernière semaine de septembre, la cour quitta le château de Rueil et l'hospitalité de la duchesse d'Aiguillon pour s'installer à Saint-Germain-en-Laye.

Cela n'étonna personne. Il était dans les habitudes de la cour de changer de château, selon les saisons ou les caprices du souverain.

Et pourtant, quel remue-ménage à chaque fois ! Meubles, tapisseries, courtines<sup>18</sup> et vaisselle devaient également déménager...

Le petit roi était très content de retrouver le château préféré de son enfance : il y avait de si bons souvenirs. Et puis, on était bien loin de Paris, de ses embarras et de ce peuple en colère qui lui paraissait maintenant si menaçant.

Que se passait-il ce matin ? Quelle agitation !

Aurore, en se rendant chez la reine, avait remarqué dans la grande antichambre une foule de gardes en pleine discussion. Des éclats de voix provenaient de la salle du Conseil

---

18. Rideaux accrochés autour des lits.

située à l'autre extrémité. Gaston d'Orléans<sup>19</sup>, le frère du défunt roi Louis XIII, accompagné du Grand Condé, y recevait des députés du Parlement.

Soudain, la lourde porte s'ouvrit avec violence et le fougueux Condé, la bouche déformée par un rictus d'exaspération, sortit. Il referma la porte avec fracas et le silence fut immédiat. Ses colères étaient fameuses et personne ne se risquait à attirer son attention à pareil moment!

– *Ces diables de bonnets carrés sont vraiment trop sots et vaniteux!*

Bonnets carrés<sup>20</sup>? C'est ainsi que Condé parlait maintenant des parlementaires! Quelle arrogance! Il ne ratait jamais une occasion pour ridiculiser ses interlocuteurs et il fallait que cela se sache.

Il poursuivit d'une voix tonitruante :

– Ils se moquent de nous! Il est grand temps de rétablir l'autorité du roi.

Gaston d'Orléans, qui lui avait emboîté le pas, semblait gêné par cet esclandre : il détestait les disputes. Le voilà servi! On affirmait d'ailleurs que c'était en changeant tout le temps d'avis que l'oncle du roi avait acquis sa réputation de politicien habile!

---

19. Avant de mourir, Louis XIII avait organisé auprès d'Anne d'Autriche un Conseil de régence. Il est constitué de son frère Gaston d'Orléans, d'Henri de Bourbon en tant que premier prince du sang. D'anciens ministres de Richelieu, comme le chancelier Séguier, ainsi que Mazarin, y siègent.

20. Les parlementaires étaient vêtus d'un long manteau de serge rouge, bordé aux manches d'un parement noir. Ils portaient sur la tête un couvre-chef carré, qui leur vaudra le sobriquet de « bonnets carrés ».

Pendant deux jours, le Grand Condé avait d'abord charmé les parlementaires, mais depuis hier il ne supportait plus les hésitations et les prétentions exorbitantes de ses invités et leur balançait railleries et persiflages. Pour les humilier...

Dès qu'il le pouvait, il ne manquait pas de rappeler que lui était prince du sang<sup>21</sup> et que, en conséquence, son avis valait mille fois mieux que le leur !

D'ailleurs, on l'entendit lancer avec force :

– Je m'appelle Louis de Bourbon et ce n'est pas mon rôle d'ébranler la Couronne !

Puis il tourna le dos aux courtisans attroupés et planta Gaston d'Orléans médusé.

Le bruit de ses talons sur le pavage s'atténua à mesure qu'il approchait des appartements de la reine. À coup sûr, il allait lui faire un rapport. Les appartements d'Anne d'Autriche ouvraient sur la terrasse et laissaient entrer la belle lumière d'automne. La reine régente, assise non loin d'une fenêtre, jouait aux devinettes avec Louis, lorsque le Grand Condé se fit annoncer.

Aurore resta blottie dans l'embrasure de l'autre fenêtre et serra contre elle Philippe qui jouait avec un carrosse miniature et des petits soldats. Mazarin, installé près d'un bureau, venait d'enrouler une feuille qu'il glissait dans un étui de cuir cylindrique : un cavalier n'allait pas tarder à partir en mission pour porter un courrier.

---

21. Prince de sang royal, descendant de saint Louis.

– Louis, restez près de nous, dit la régente au petit roi en lui caressant la joue. Écoutez ce que votre cousin veut nous dire.

Impossible d’entendre un mot de leur conversation mais le visage de la reine se pinça et la colère l’empourpra. La reine fit ses adieux à Condé et affirma avec fermeté pour que tout le monde l’entende :

– Je peux vous appeler mon *troisième fils*. Vous êtes notre bras armé qui, grâce au ciel, va restaurer l’autorité de mon fils.

Aurore en resta médusée. Qu’est-ce qui se tramait ? Il fallait absolument qu’elle voie Lorenzo. Peut-être aurait-il appris quelque chose ?

## Chapitre IV

# Une victoire diplomatique inaperçue



*Fin octobre 1648*

Le soleil de cette fin d'octobre avait réussi à réchauffer le petit cabinet de la reine, mais l'atmosphère y était glaciale. L'exaspération tourmentait la reine. Elle était préoccupée, visiblement incapable de fixer son attention sur sa lecture.

– Ces parlementaires me rendront folle ! Je suis épuisée...

Depuis un mois, l'agitation populaire à Paris poussait les parlementaires à gonfler leurs revendications.

– Quels insolents ! Ils veulent maintenant participer au gouvernement ! Il ne manquait plus que cela !

Brutalement, elle referma son livre, le posa sur le bureau et se mit à tapoter nerveusement les accoudoirs de son fauteuil. Elle fulminait, hors d'elle. Comment elle, fille du roi d'Espagne, avait-elle pu consentir à s'abaisser devant eux ?

Louis s'approcha de sa mère et l'enlaça avant de lui donner un baiser. Précoce pour son âge et plein de sang-froid, le petit roi avait bien compris les enjeux de cette guerre d'usure, mais il était trop jeune pour apporter à sa mère un réel réconfort et cela le désolait.

Comme pour répondre à la pensée de son fils, la reine murmura :

– Que le poids écrasant du gouvernement me semble lourd !

Anne d'Autriche mesurait l'échec de sa résistance et l'impuissance de son obstination. Il y a une semaine, le 22 octobre, contrainte par les parlementaires, elle avait dû renoncer à une partie de son autorité royale. Aujourd'hui, elle le regrettait déjà. Elle avait également compris qu'il n'y avait rien à attendre des princes : certains se réjouissaient même ouvertement de ses déboires. Pour couronner le tout, alors qu'elle souhaitait que l'on réprime Paris, voilà que le Grand Condé avait renoncé à attaquer la capitale !

« Je n'ai aucun goût pour cette *guerre de pots de chambre* ! » lui avait-il déclaré.

Condé, ce général victorieux que toute l'Europe enviait à la France, n'avait bien sûr nullement l'intention de se lancer dans une guerre fratricide sans gloire et sans panache !

Toute à ses pensées moroses, Anne d'Autriche n'avait même pas remarqué que Mazarin venait d'arriver.

En l'apercevant, des larmes lui montèrent aux yeux et, d'une voix tremblante et suraiguë, elle lui confia :

– Je suis rongée de tristesse à l'idée que *mon fils n'aura, à sa majorité, pas plus de pouvoir que le roi d'un jeu de cartes*.

Le ministre avait déposé une cassette sur le bureau dont il sortit quelques feuillets, mais il préférait se taire. Signe de sa nervosité et de son embarras, il lissait sa moustache en papillon.

Il redoutait une explosion de colère ou une crise de larmes. Dans un cas comme dans l'autre, il se sentait impuissant à calmer la reine. Il ne savait que trop combien sa fureur pouvait la conduire à commettre un faux pas et le mettre dans une situation périlleuse. Il avait échappé au bannissement que ses ennemis réclamaient. Hélas ! La partie n'était pas encore gagnée !

Combien de temps allait-il encore tenir ?

Mazarin s'installa près du fauteuil de la reine. Il fallait absolument lui redonner courage. Alors il se décida à lui présenter les parchemins signés de multiples paraphes.

– Au moins, Madame, nous avons réussi à ratifier la fin de la guerre avec l'Allemagne !

– Personne ne vous en saura gré...

– Aujourd'hui peut-être... mais j'éprouve une grande satisfaction à ce que cesse cette guerre qui dure depuis trente ans. Désormais Metz, Toul et Verdun, que nous venons de récupérer officiellement, constituent une frontière solide à l'est du royaume. Nous sommes protégés de ce côté... Bien sûr, mon succès est incomplet puisque l'Espagne reste en guerre<sup>22</sup>, mais nous allons nous atteler à atteindre la paix.

– Comment l'appellez-vous, cet accord ?

– Le traité de Westphalie<sup>23</sup>.

---

22. Le roi d'Espagne, Philippe IV, espère que la Fronde continuera à affaiblir la France. Il refuse de s'associer au traité de paix, afin de poursuivre la guerre.

23. Le traité de Westphalie met fin à la terrible guerre de Trente Ans. Commencé en 1618, ce conflit a transformé l'Allemagne en un gigantesque champ de bataille.

3<sup>E</sup> ÉPISE



*La vengeance de la reine*

## Chapitre I

# *La mission risquée de Lorenzo*



*Début novembre 1648*

Le calme était revenu depuis quelques jours, mais l'ambiance suintait un ennui profond. La reine maussade passait l'essentiel de son temps dans son petit cabinet et s'enfermait dans un silence morose.

Mazarin tentait de détendre l'atmosphère ; devant une grande carte déroulée sur son bureau, il suivait du doigt la nouvelle frontière de la France et expliquait au petit roi les détails de la victoire diplomatique qu'il venait de lui offrir. – Regardez Majesté ! Voici les nouvelles limites de votre royaume.

Des bruits de voix provenaient de la grande antichambre et soudain Lorenzo parut dans l'embrasure de la porte.

– Vous avez demandé à me voir ?

Le cardinal lui fit signe d'entrer puis, après avoir regagné son fauteuil, se tourna vers Anne d'Autriche.

– Madame, j'ai décidé de confier à mon filleul une mission d'importance et je tenais à vous en parler devant lui.

Lorenzo était stupéfait. Mazarin, jusque-là impassible, laissa un instant transparaître de l'inquiétude et baissa la voix.

– La situation est grave, glissa-t-il sans préambule, avant d’avaler sa salive pour poursuivre. Chacun a pu le constater : les soldats, qui ne sont plus payés, mettent les campagnes à feu et à sang et terrorisent les populations. Il faut que cela cesse. Je suggère que Lorenzo aille chercher mes réserves d’or et de pierres précieuses en Italie. Elles sont gardées en lieu sûr chez son père, qui est un ami très cher.

Le jeune Italien n’en croyait pas ses oreilles. Mazarin faisait peser sur ses épaules une responsabilité écrasante.

– Il te faut gagner Venise sans plus tarder, poursuit le cardinal en regardant Lorenzo. Voici ton ordre de mission et un sauf-conduit. Tu partiras avec une très légère escorte pour passer inaperçu. Ceci doit rester secret. Il te faudra être vigilant car tu vas courir de graves dangers. Sache que mes ennemis n’hésiteront pas à te piéger par tous les moyens pour t’empêcher d’atteindre ton but.

Puis se tournant vers la reine, il précisa à son intention :

– Je dois absolument rémunérer les soldats mercenaires<sup>24</sup> indispensables à la poursuite de la guerre contre l’Espagne. Sans eux, pas d’armée ! Sans argent, pas de soldats ! Le Trésor<sup>25</sup> est vide et plus personne ne veut ou ne peut acquitter d’impôts supplémentaires.

Lorenzo n’écoutait plus Mazarin, il digérait cette incroyable nouvelle qui se résumait en un mot : partir !

---

24. Soldats qui offraient leurs services à qui savait les rémunérer généreusement.

25. Le Trésor royal était constitué de la masse monétaire que possède le roi.

La situation devait être grave pour que cette décision soit prise avec une telle urgence.

Il lui fallait donc quitter Paris qu'il commençait à aimer ? D'un autre côté, il ne pouvait s'empêcher de se réjouir. Venise ! La ville de son enfance où vivaient encore ses parents et Rosalba sa sœur jumelle bien-aimée. Allons ! Ce ne sera que l'affaire de quelques mois.

Le petit roi, aux côtés de sa mère, n'avait pas perdu un mot de cet échange. Il fit le tour du bureau de Mazarin et s'approcha du jeune Italien.

– Monsieur, vous avez montré de grandes qualités pour sortir mon frère Anjou de Paris et je vous en remercie. Cette expédition sera risquée, mais nous savons que nous pouvons vous faire confiance.

Lorenzo, amusé de voir le petit roi s'essayer à jouer son rôle, réprima un sourire et s'inclina dans un profond salut.

– Majesté, lui répondit-il, Dieu nous a donné le même parain. Celui-ci m'a montré l'exemple de sa loyauté à votre égard. À mon tour de vous promettre une fidélité sans faille. Je sais manier l'épée et ne crains pas les longues chevauchées ; aussi, je vais mettre toute mon énergie pour accomplir cette mission de confiance.

Puis il plongeait en une élégante révérence.

## Chapitre II

# *Un avenir menaçant*



*11 novembre 1648*

Très tôt, ce matin du 11 novembre, Aurore avait décidé d'assister à la messe de la saint Martin dans l'église Saint-Thomas-du-Louvre, à mi-chemin entre la Seine et le Palais-Royal.

Margot l'accompagnait. Cette petite servante lui était toute dévouée et accomplissait les tâches qu'on lui demandait avec gentillesse et efficacité. Enfant trouvée sur le parvis de l'église Saint-Merri alors qu'elle n'avait que quelques heures, elle avait été recueillie par une vieille demoiselle qui l'avait sauvée d'une mort certaine. Dès ses dix ans, elle avait été placée comme servante puis, par un heureux hasard, avait abouti à la cour. Loin de l'abattre, ses débuts incertains dans la vie l'avaient aguerrie. Elle ne craignait rien, ni personne, avait soif de revanche et croquait la vie avec entrain. Très dégourdie, elle n'avait pas son pareil pour se faufiler dans les ruelles sombres, les cloaques immondes, les étals dangereux, les coupe-gorge mal famés ! Sa présence joyeuse et dévergondée rassurait Aurore qui se sentait encore un peu ignorante des mystères de la capitale. Dès

la sortie de l'église, un groupe de mendiants les harcela, les entoura, les encercla.

– À vot' bon cœur! Par pitié! Mon p'tit frère a faim! suppliait une voix frêle.

Le regard d'Aurore s'arrêta sur une gamine d'une dizaine d'années au teint aussi gris que la cendre. D'une maigreur effrayante, elle portait sur sa hanche un bambin décharné. Elle leur barrait le chemin et tendait sa petite main noire de crasse et bleuie par le froid. Aurore était gênée devant une si grande misère et hésita sur l'attitude à adopter.

– Rentrons vite, Mademoiselle, lui souffla Margot, ce spectacle n'est pas pour vous!

Aurore se ressaisit. Elle ne voulait montrer ni peur, ni pitié. Elle fouilla dans les plis de sa jupe pour sortir quelques pièces qu'elle offrit aux enfants avec un sourire.

– Ma pauvre Margot, quelle horrible guerre! Ces malheureux enfants n'ont personne pour prendre soin d'eux et ils sont affamés, murmura-t-elle en refermant son manteau sur sa poitrine.

Voilà huit jours que la cour avait quitté Saint-Germain pour regagner Paris et Aurore regrettait déjà de se retrouver au Palais-Royal.

L'ambiance y était détestable... La reine ne décolérait pas, elle n'avait toujours pas digéré sa capitulation vis-à-vis du Parlement et réclamait vengeance auprès des princes.

En ville, ce n'était pas mieux... La population souffrait de la disette et la foule des miséreux grossissait. Omer Talon, avocat au Parlement, affirmait que *le paysan ne possède plus que son âme parce qu'elle n'a pu être vendue à l'encan.*

Quant à Lorenzo... Aurore était très étonnée, il avait disparu depuis une semaine. Lui était-il arrivé quelque chose ? Tout était si bizarre ces temps-ci...

De retour au palais, après avoir abandonné Margot dans la cour des cuisines, la jeune fille traversa la salle des gardes d'un pas vif pour retourner dans l'appartement de la reine. Au moment de bifurquer vers la grande antichambre, elle entendit derrière elle une galopade. Elle n'eut pas le temps de se retourner que Jacquet l'avait rattrapée. Au moment de la dépasser, il lui lança une œillade et, avant de disparaître, lui fourra un papier dans la main.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Personne ne l'observait et elle en profita pour s'esquiver dans l'embrasement d'une fenêtre.

C'était un message de Lorenzo. Il lui donnait rendez-vous après le souper sous le balcon des Proues, près de la fontaine du jardin.

Pourquoi ce secret ? Quel événement grave pouvait justifier une telle précaution ?

L'inquiétude commençait à la ronger, mais il n'y avait rien à faire, seulement attendre. La journée s'éternisa, monotone et interminable...

Le jour déclinait quand elle sortit de l'appartement de la reine. Dès qu'elle eut franchi la porte sur le jardin, la fraîcheur du soir la saisit. Elle attendit immobile en haut du perron pour s'assurer qu'il n'y avait personne. L'ombre des ormes s'étendait déjà sur le jardin plongé dans une semi-obscurité. Elle frissonna.

Brrr! Elle n'était pas rassurée de se trouver là. Un craquement bref la fit sursauter. Et si ce n'était pas Lorenzo? Quelle imprudente elle faisait!

Elle se blottit contre le renforcement d'une colonne et retint son souffle. Deux hommes s'approchaient, parlant à mi-voix. Elle y voyait si peu qu'elle ne réussit pas à les identifier. Pas plus qu'elle ne parvint à comprendre un traître mot de ce qu'ils disaient, même quand ils passèrent tout près du pilier derrière lequel elle retenait sa respiration.

Leurs voix s'éteignirent tandis qu'un autre pas, très discret, se rapprochait.

Quelqu'un lui mit la main sur la bouche et la maintint immobile: elle allait hurler de terreur. Mais non! C'était Lorenzo!

– Mon Dieu! Que j'ai eu peur!

Le jeune Italien se mit à rire, puis très vite son regard devenu grave plongea dans le sien. À voix basse, il lui raconta la mission que Mazarin lui avait confiée. Il lui fit promettre de garder le secret et il ajouta pour finir:

– Aurore, il faut que, toi aussi, tu sois prudente. Je me méfie d'Adélaïde de Brèze. Elle déteste Mazarin, elle te jalouse et

me hait. Je crains qu'elle ne cherche à te nuire. Je t'en supplie, promets-moi d'être sur tes gardes. Tiens, prends cela !

Aurore sentit dans le creux de sa main le contact glacé d'un petit pistolet.

– Ne t'en sers qu'en cas de véritable danger, cela va me rassurer de te savoir armée...

Était-ce si rassurant que cela ?

– Moi aussi, je suis morte d'inquiétude ! Cette mission ne va-t-elle pas te faire courir de graves dangers ?

– Sûrement, mais je trouverai le moyen de te donner de mes nouvelles dès que je le pourrai.

S'approchant de la jeune fille, Lorenzo la prit dans ses bras et lui murmura à l'oreille :

– Adieu, et surtout sois extrêmement prudente.

Aurore frissonna et rajusta la houppelande qui la protégeait. Lorenzo lui prit les deux mains qu'il serra dans les siennes comme s'il allait les broyer. Puis il disparut aussi furtivement qu'il était apparu.

## Chapitre III

# *Le départ pour l'Italie*



*Du 12 au 30 novembre 1648*

Lorenzo partit le lendemain à l'aube. Seul. Son escorte devait le rejoindre après Fontainebleau.

Une fois la porte Saint-Jacques franchie, laissant la ville derrière lui, il fila à bride abattue et galopa si vite que sa monture avala au cours de la première journée une distance considérable.

Il avait redoublé de prudence, même si son départ précipité le protégeait d'éventuels poursuivants.

Ses pensées le ramenaient à l'homme à la balafre qui, par deux fois, avait cherché à lui nuire. Qui en voulait à sa vie ? Se pourrait-il que sa mission gêne les manœuvres des ennemis de Mazarin ? Et alors ? Quelqu'un pourrait-il entraver son action ?

À moins qu'il ne soit poursuivi par l'implacable vengeance d'une femme ? Lorenzo savait qu'Adélaïde de Brèze ne lui pardonnait pas l'affront qu'il lui avait infligé. Elle avait l'habitude d'être adulée, de se faire obéir. Chaque désir était pour elle un ordre. Que ce jeune freluquet, étranger de surcroît, ait osé la délaïsser lui semblait insupportable !

Il devinait qu'elle voulait lui faire payer l'insulte ! Était-ce une raison suffisante ? Une certitude s'imposait : il fallait jouer serré et redoubler de prudence.

À Fontainebleau, il retrouva comme prévu son escorte. Jacquet en faisait partie et il en fut ravi. Leur amitié s'était fortifiée, ils s'appréciaient et la perspective de ce voyage aventureux les excitait l'un et l'autre. Leur goût du risque était comblé.

Les étapes de trente lieues ne leur faisaient pas peur. Ils pressaient leurs chevaux tant et si bien qu'ils s'éroulaient fourbus à chaque étape, mais l'aube les voyait repartir gaillards. Bien sûr, ils veillaient à ne pas être espionnés et ne parlaient à personne de leur mission.

Lorenzo ne se sentit à l'abri qu'après avoir franchi les Alpes. À mesure qu'il approchait de son but, sa prudence laissait place à l'euphorie. Il était enchanté d'expliquer les singularités de son pays à son compagnon.

– Tu vas découvrir la ville de mon enfance. C'est une merveille construite sur l'eau, ici on l'appelle la Sérénissime.

Une fois arrivés au port de Mestre, ils empruntèrent une lourde barge<sup>26</sup> pour traverser la lagune, cette mer fermée qui protégeait la ville de Venise.

– Ferme les yeux, Jacquet... Ne sens-tu pas l'air du large ? Comme je suis heureux d'arriver !

– Où va-t-on accoster ?

---

26. Une barge est une embarcation plate utilisée pour traverser un fleuve.

– Sur les Zatterre. C’est un long quai qui borde le Dorso-duro, le quartier que ma famille habite depuis des générations.

– On débarque ?

– Oui ! Ça y est ! Je suis chez moi ! lança Lorenzo en sautant de la barge pour aider le marinier à s’arrêter le long du quai.

Sa joie faisait plaisir à voir. Dès que Jacquet l’eut rejoint, il lui attrapa le bras et poursuivit.

– Je connais chaque recoin comme ma poche. Tu vois cette église ? Ce sont les Gesuati. Quand on l’aura contournée, on sera presque arrivé.

Ils traversèrent la place San Agnese dont les mûriers perdaient leurs dernières feuilles et pressèrent le pas.

Soudain Lorenzo s’arrêta net : un homme dégingandé dissimulé par une longue cape noire sortait d’un porche plongé dans l’obscurité. Le jeune Italien n’eut pas le temps de voir l’horrible balafre rougeâtre, mais son instinct ne pouvait le tromper : c’était le bandit qui avait cherché à l’assassiner devant le Palais-Royal !

Lorenzo donna un coup d’épaule à Jacquet et le bouscula vers la droite. Ils bifurquèrent dans une minuscule ruelle. À son extrémité, ils soulevèrent le heurtoir d’une lourde porte de bois ouvragé pour s’engouffrer dans un jardin.

– Tu crois que l’homme à la cape noire nous a repérés ? demanda Jacquet qui avait tout de suite compris le danger.

– Je l’ignore, mais ici on est à l’abri ! Ouf !

Le soulagement de Lorenzo laissa place à un débordement de joie.

– Te rends-tu compte Jacquet? Je n’ai pas revu le Palazzo de mon enfance... depuis trois ans!

## Chapitre IV

# *Un calme bien précaire*



*25 novembre 1648*

Novembre tirait à sa fin et rien ne semblait vouloir rompre la monotonie qui s'était installée après le retour de la cour au Palais-Royal.

Aussi, quand il avait été question d'aller faire une visite à Madame<sup>27</sup>, la seconde épouse de Gaston d'Orléans, Aurore avait bondi de joie. Non que l'ambiance du palais du Luxembourg soit follement gaie, mais la princesse venait d'accoucher d'une troisième fille et Aurore se réjouissait de retrouver Marguerite-Louise et Élisabeth, les deux aînées. Leur babillage l'amusait.

Dans le carrosse de la reine, Aurore s'installa aux côtés de Madame de Motteville, la grande confidente de la souveraine, qui avait pris place sur la banquette à l'avant. Philippe d'Anjou avait insisté pour être près de la portière. Il adorait les sorties en ville et ne voulait rien rater du spectacle de la rue. Anne d'Autriche et le petit roi s'assirent en face d'eux.

---

27. Madame est le nom utilisé pour désigner Marguerite de Lorraine, la deuxième épouse de Gaston d'Orléans, oncle de Louis XIV.

En arrivant près du quai, Aurore regretta de ne pas s'être habillée plus chaudement : le vent qui venait de l'est, glacé, balayait les bords de la Seine.

Lorsque la voiture traversa le Pont-Neuf, Anne d'Autriche fronça les sourcils et ne cacha pas son exaspération : elle venait de repérer un poteau sur lequel des affichettes avaient été accrochées. Des badauds attroupés tout autour s'esclafaient.

La reine murmura dans un souffle.

– C'est odieux ! Cela me révolte...

Des adversaires de Mazarin avaient pris l'habitude d'afficher ici des tracts. Ces messages hostiles à la reine et à son ministre étaient presque toujours orduriers et infamants, mais amusaient beaucoup les Parisiens.

Madame de Motteville devinait la contrariété de la reine et compatissait. En vain.

– Majesté, qu'allez-vous faire pour que cela cesse ?

Anne d'Autriche parut soudain très lasse et soupira :

– Laisser parler les armes probablement... Les canons sauront faire entendre raison à tous ces rebelles.

Puis elle ajouta en reprenant un ton ferme :

– Mais avant, il faudra se mettre à l'abri, et le temps est compté.

Elle avait veillé à ce que ses deux fils ne remarquent rien. Elle n'avait pourtant pas trop de soucis à se faire, ils étaient bien trop excités par l'agitation de la rue et l'enchevêtrement des chaises à porteur, carrioles et voitures à bras.

Le carrosse avait ralenti après avoir dépassé la pompe de la Samaritaine, quand Louis secoua le bras de son petit frère.

– Regarde Anjou ! La statue de notre grand-père !

Ils étaient tout proches de la statue équestre du bon roi Henri qui trônait au milieu du pont.

– Tu crois qu’il était vraiment habillé comme ça ?

– Mais non...

Les petits princes adoraient passer devant le magnifique cavalier de bronze, leur grand-père Henri IV !

De nombreux marchands ambulants s’étaient installés autour du socle de la statue, un peu n’importe comment, et il fallait un cocher bien adroit pour se frayer un passage sans piétiner quiconque. À la vue de ce carrosse aux armes du roi, quelques badauds avaient d’abord commencé par lancer des insultes. Quand ils aperçurent le joli petit roi, des femmes se mirent à crier : « *Vive notre roi tout seul !* »

Histoire de montrer leur ressentiment vis-à-vis de la reine.

Louis aimait ces compliments et il se mit à saluer gracieusement. Les vivats se multiplièrent et l’enfant redoubla d’amabilités et de sourires pour le plus grand plaisir de tous.

Après ce petit bain de foule, la voiture s’enfonça rue Dauphine sur la rive gauche. Une fois passé la porte de Buci qui marquait la sortie de la ville, le carrosse prit un rythme normal jusqu’au palais du Luxembourg.

La voiture franchit le porche monumental du palais et le cocher l’immobilisa au milieu de la cour d’honneur, juste au pied du perron.

Un laquais arborant la livrée<sup>28</sup> des Orléans déploya le marchepied et la reine descendit prestement. Elle avait pris un léger embonpoint depuis deux ans, mais avait conservé beaucoup de vitalité malgré son inclinaison à l'indolence. Tout le monde reconnaissait qu'elle était encore une très belle femme pour ses quarante-sept ans ! Suivie de ses dames et précédée des deux princes, elle pénétra dans le grand corridor du Luxembourg.

Aurore n'était jamais venue dans ce palais que Marie de Médicis, la grand-mère du petit roi et de son frère, avait fait élever au sud de la capitale. Les courtisans le trouvaient déjà démodé et, pour tout dire, beaucoup trop italien ! Aurore reconnut que l'enfilade des vastes salons était ennuyeuse et que les immenses peintures à la gloire de la reine décédée il y a quelques années n'étaient plus au goût du jour. Et que dire de ces grandes figures resplendissantes et grasses ? C'était franchement sinistre ! Certaines vieilles personnes vantaient pourtant le peintre flamand qui en était l'auteur. Un certain Rubens...

Après un majestueux escalier, les visiteurs arrivèrent près de la chambre de Madame, la tante du petit roi. Le claquement des talons des visiteurs sur les parquets avait alerté l'épouse de Gaston d'Orléans. Elle se redressa sur ses oreillers et, dès l'entrée de la reine, lui adressa un petit sourire. – Vous êtes trop aimable de venir me voir !

28. Habits d'une même couleur que portaient les domestiques d'une maison aristocratique ou bourgeoise.

– Ne bougez pas ! Je sais que vous êtes encore très lasse... On m'a rapporté qu'une fièvre continue vous accable depuis la naissance de Françoise-Madeleine. Votre mine est défaite, mais je suis bien aise de vous voir sourire.

Anne d'Autriche aimait beaucoup sa belle-sœur Marguerite. Elle lui savait gré de se tenir en dehors des vilaines coteries de la cour et elle appréciait sa finesse de jugement.

Elle se tourna alors vers son beau-frère Gaston d'Orléans, que tous appelaient Monsieur. Accoudé à un appui de fenêtre, il semblait absorbé dans de sombres pensées. Après les salutations d'usage, le duc d'Orléans reprit son air bougon.

La reine devinait bien pourquoi il boudait ! On lui avait raconté que, lors du dernier Conseil, le Grand Condé l'avait vexé et humilié. Depuis, il était furieux et ne décolerait pas. Anne d'Autriche fit assaut d'amabilités.

– On m'a dit, Monsieur, que vous souffrez d'une horrible crise de goutte.

La reine voulait absolument se réconcilier avec lui et elle mit tout son charme dans la balance pour le dérider.

Anne d'Autriche contourna le lit de sa belle-sœur pour s'approcher du berceau du bébé. Elle avait attendu si longtemps avant d'avoir un enfant qu'elle était toujours attendrie devant un nourrisson. Avec une grande douceur, elle se mit à caresser la petite tête couverte d'un béguin de dentelle puis, après avoir déposé un baiser sur son front, elle lui murmura des compliments en espagnol.

– Ne lui trouvez-vous pas une ressemblance avec son cousin Louis ?

Gaston d'Orléans ne resta pas longtemps insensible.

La reine avait touché son point faible. Bien qu'il fût déçu de ne pas avoir de fils, il adorait ses filles et fut ému par le compliment.

Ils se mirent alors à bavarder et à plaisanter, recouvrant leur connivence.

C'est au moment de quitter ses hôtes que la reine proposa :  
– Samedi après le souper, on jouera au pharaon<sup>29</sup> chez le roi. Serez-vous des nôtres, Monsieur ?

Plus question de faire le rancunier ! Gaston d'Orléans retrouva son sourire. Les tables de jeu du Palais-Royal étaient tellement plus amusantes que les siennes au Luxembourg ! Il n'eut pas à se forcer pour lui répondre :

– Je suis bien aise de votre proposition.

La reine avait gagné ! Il ne pouvait jamais lui en vouloir bien longtemps et c'était mieux ainsi.

Et puis, il en avait assez de feindre une crise de goutte ! C'était d'un tel ennui !

---

29. Jeu de cartes très en vogue au XVII<sup>e</sup> siècle.

## Chapitre v

# *Drame autour d'un jeu de cartes*



*Début décembre 1648*

Aurore posa son verre de vin de Loire sur le plateau que lui présentait un page. Elle avait soif et très chaud mais, si elle voulait rester attentive, il valait mieux qu'elle ne boive pas trop ! Elle venait de gagner deux cents pistoles au jeu de pharaon, et jamais cela ne lui était arrivé !

Elle avait été tellement captivée par la partie qu'elle en avait oublié la présence de la duchesse de Longueville. Celle-ci dissimulait une grossesse avancée qui ne semblait pas la fatiguer. Toutefois son arrogance restait intacte.

La jeune fille s'installa à une table de whist, jeu qu'elle adorait. Avant d'arriver à la cour, elle l'avait beaucoup pratiqué avec ses frères. Ils lui avaient si bien montré les stratégies qu'elle était devenue imbattable.

– On ne triche pas à cette table ! lança avec humour le comte de Bouillon en distribuant les cartes.

– Inutile ! L'Italien est dans ses appartements, dit son voisin.

Son insolence visait bien sûr Mazarin, qui trichait au jeu sans vergogne. Et quand le cardinal était pris sur le fait, il prétendait *aider le hasard* !

– Quel contrat choisissez-vous, jolie demoiselle ? interrogea le duc de Soissons.

Aurore n'était pas intimidée pour deux sous par ces séduisants jeunes gens. Elle allait les surprendre ! Elle prit tout de même son temps avant de décréter avec assurance :

– Quatre plis, atout cœur !

Elle se concentra pour choisir sa première carte et c'est en relevant la tête qu'elle croisa le regard implacable d'Adélaïde de Brèze assise à une table voisine. La jeune femme ne cherchait pas à cacher son animosité.

Malgré son apparente aisance, Aurore ne put s'empêcher de penser à la mise en garde de Lorenzo. « Allons, Aurore, ne te laisse pas impressionner, pensa-t-elle. Et surtout ne perds pas le fil : concentration et stratégie ! »

Ils se mirent à jouer et deux parties endiablées se déroulèrent dans la fièvre. Il y avait de l'ambiance à leur table !

Aurore gagnait, son attention ne faiblissait pas malgré les imprécations ou exclamations de ses partenaires. Quelques joueurs s'étaient agglutinés autour de leur table pour observer la fin du jeu. La tension était palpable.

– Cinq plis à sans atout !

– Belle audace !

Et Aurore abattit sa dernière carte gagnante sous les applaudissements des spectateurs.

Soudain, au moment où elle quittait la table, on vit un objet scintillant tomber d'un rabat de sa robe. C'était un bracelet en or serti de pierreries.

– Mais cet objet m’appartient ! s’écria Adélaïde de Brèze qui s’était approchée.

Sans transition, elle s’exclama à l’adresse d’Aurore :

– Voleuse ! C’est une voleuse !

Aurore était tellement interloquée qu’elle rougit. Un brouhaha s’ensuivit. Décontenancée, la jeune fille avait ramassé le bracelet. Adélaïde de Brèze s’en saisit avec aplomb, tandis qu’un silence glacial succédait à l’agitation.

Et l’on entendit distinctement la voix pointue d’Anne-Geneviève de Longueville lancer à la cantonade :

– C’est un scandale ! Il serait temps que la reine choisisse avec discernement ses suivantes ! Quelle honte !

Les larmes aux yeux et les joues en feu sous la violence de l’insulte, Aurore tourna les talons et quitta la pièce.

Le lendemain, sans avoir pu s’expliquer ni se justifier auprès d’Anne d’Autriche, Aurore fut emmenée au couvent de l’Oratoire, rue Saint-Antoine pour y être enfermée.

Comme ses ennemis devaient être puissants ! Comment avaient-ils pu orchestrer cette manœuvre sans que la reine puisse empêcher l’arrestation d’Aurore, sa protégée ?

Pauvre Aurore ! Bouclée dans ce couvent, comme une voleuse !

## Chapitre VI

# *La nuit des rois*



*Nuit du 5 au 6 janvier 1649*

Déjà un mois qu'Aurore se morfondait ! Les fêtes de Noël lui avaient paru bien tristes derrière les hauts murs du couvent et le mois de janvier n'augurait rien de bon. La pagaille s'était installée dans Paris et l'insécurité redoublait.

D'où pouvait-elle espérer un réconfort ? Sans secours de la reine, sans famille à Paris, sans nouvelles de Lorenzo, elle s'enfonçait tout doucement dans le désespoir.

Margot, qui croyait en son innocence, venait la voir régulièrement. Ce soir justement, après les vêpres, elle lui avait donné des nouvelles du Palais-Royal.

Ce n'était pas rassurant. Une rumeur persistante parlait d'un départ imminent de la cour.

Quand ? Vers quelle destination ? Chacun y allait de sa certitude...

Aurore était rongée d'angoisse. Comment prouver son innocence ? Et si la cour partait, qu'allait-elle devenir ? Allait-on l'abandonner dans ce couvent ou, pire, la transférer loin de Paris ?

Pour tromper son anxiété, elle suivait avec assiduité les offices. D'abord, elle y trouvait un peu de réconfort et puis le temps passait plus vite...

Hier, c'était l'Épiphanie : la fête des Rois. Dans tout Paris, on avait bu et chanté jusque tard le soir.

Au Palais-Royal aussi, la reine avait tenu à ce que la fête soit joyeuse. Anne d'Autriche était très gaie, elle venait de déguster le traditionnel gâteau avec ses fils et ses suivantes.

– Oh ! Je crois que j'ai la fève !

Louis et Philippe poussèrent des cris de joie en chantant :

– Vive la reine ! Vive la reine !

Et ils coiffèrent leur mère de la traditionnelle couronne de carton.

– Que l'on me serve un petit verre d'hypocras !

La reine trempa ses lèvres dans le vin parfumé à la cannelle et serra contre elle ses petits garçons confiants.

– Allons, il est temps d'aller se coucher ! Demain, je veux passer la journée dans mon cher couvent du Val-de-Grâce.

– Maman, j'aimerais vous accompagner ! supplia Anjou.

– Allez d'abord vous coucher...

Les enfants partirent, imités de près par les suivantes. Chacun se retira et le Palais-Royal devint silencieux, tandis que l'obscurité de la longue nuit d'hiver l'enveloppait.

Était-ce vraiment une nuit comme les autres ?

Vers trois heures du matin, la lueur tremblotante d'une girandole glissa depuis la salle des gardes, traversa la grande

antichambre et après avoir parcouru le corridor de l'ouest, parvint dans la chambre du petit roi.

– Majesté, il faut vous lever !

Le petit roi sursauta puis sourit en reconnaissant le maréchal de Villeroy.

– Chut ! Votre mère l'a décidé : nous devons partir cette nuit pour le château de Saint-Germain. Sans nous faire remarquer.

Une fois l'enfant habillé, on l'entraîna dans le jardin par un escalier dérobé. Il y régnait une agitation étonnante à cette heure.

Louis courut retrouver sa mère et son petit frère. Anne d'Autriche ne montrait aucune hésitation, ni inquiétude. Elle semblait même s'amuser, comme si elle se réjouissait de la surprise qu'elle réservait à Paris la rebelle !

Elle embrassa son fils aîné et ils gagnèrent la rue de Richelieu pour monter dans un carrosse.

Ce fut au débouché du Cours-la-Reine, juste après les Tuileries, qu'on retrouva les personnes de la cour qui avaient été prévenues au dernier moment de la fuite qui se préparait.

Quelle confusion !

La lueur des flambeaux découpait des ombres gesticulantes sur les ormes tortueux et le petit roi se mit à frissonner. Il était courageux mais, ce qui ressemblait à une débandade, lui montrait mieux qu'un discours la fragilité de son pouvoir.

N'était-il pas devenu ce roi de jeu de cartes dont parlait sa mère, il y a peu de temps ?

Mademoiselle de Montpensier<sup>30</sup>, sa grande cousine que l'on appelait la Grande Mademoiselle, venait d'arriver. Elle était grognon, comme à son habitude, et cela lui tira un sourire.

Il aperçut aussi son parrain, Monsieur le Cardinal. Comme la reine, Mazarin avait bien trompé son monde. Il avait joué aux cartes pendant toute la soirée avec Gaston d'Orléans et le Grand Condé et avait même poussé la ruse en s'attardant jusqu'à l'heure du rendez-vous.

Il y avait aussi beaucoup de belles dames, pas vraiment réveillées, mal fagotées ! Avec tout autour, des cavaliers qui piaffaient d'impatience et des carrosses dans tous les sens. Quel drôle de rassemblement !

Cela donnait un mélange d'excitation et de peur. Les commentaires allaient bon train. En revanche, tous exprimaient la même angoisse : la guerre civile était imminente !

Chez certains, c'était la panique ! Ils ne voulaient pas être laissés pour compte.

- Quel sort sera réservé aux partisans de la reine restés en ville ?
- À coup sûr, les Parisiens vont se venger !
- On affirme que la régente veut envoyer les armées de Condé attaquer Paris !

---

30. Anne-Marie de Montpensier, la « Grande Mademoiselle », est la fille aînée de Gaston d'Orléans (née de son premier mariage).

4<sup>E</sup> ÉPISE



*Le Grand Condé et Paris*

## Chapitre I

# Une installation de fortune



*6 janvier 1649*

– En route !

Au moment où le convoi hétérogène de carrosses bondés, de cavaliers impatients s'ébranla vers six heures du matin pour gagner le château de Saint-Germain-en-Laye, chacun redoutait la suite des événements. En définitive, rien n'allait se dérouler comme prévu et ce serait pire que les craintes les plus sombres.

Dans une pagaille indescriptible, les carrosses s'étaient mis en route dans un froid glacial

Mademoiselle de Montpensier râlait plus que jamais. Sa colère n'était pas retombée depuis qu'on l'avait sortie de son lit avant l'aube !

Elle avait un peu plus de vingt ans, était très orgueilleuse et convaincue qu'un jour elle épouserait son cousin Louis ! Qui avait pourtant onze ans de moins qu'elle !

– Je suis la cousine du roi et je ne veux pas rester assise près de la portière. Que je puisse au moins me protéger du vent ! pestait-elle.

La situation ne s'arrangea pas à l'arrivée.

Les voyageurs, la mine défaite et, selon leur tempérament, l'estomac noué ou creux, descendirent de carrosse au milieu de dizaines de cavaliers nerveux. En grande confusion, ils s'engouffrèrent dans la vaste salle du château. La galanterie et la préséance n'étaient plus de mise. C'était chacun pour soi !

Quelle ne fut pas la stupéfaction des fuyards, quand ils constatèrent qu'il n'y avait rien pour les accueillir : le château était vide ! Pas un meuble, pas de tentures, ni de tapis. Aucune vaisselle et pas de vivres !

– Quoi ? Il n'y a pas de lit ?

– Ni de linge ?

Guitaut, le fidèle capitaine de la garde, avait bien du mal à calmer les revendications outrées et à faire taire les protestations véhémentes.

– Un peu de calme ! tonna-t-il.

Il n'était pas question d'attirer l'attention.

– Seuls sa majesté la reine, le roi et son frère auront un lit, poursuivit-il.

– Mais où va-t-on dormir ? glapit une duchesse au teint brouillé et le cheveu en bataille.

Imperturbable, Guitaut répondit :

– Dans la cour, des paysans vendent des bottes de foin ; vous dormirez à la paille. Comme des soldats en campagne !

Une rumeur de grogne accueillit sa réponse.

Seule la reine semblait d'excellente humeur. En général plutôt indolente, elle affichait ce matin, malgré une nuit

presque blanche, un air intrépide. À croire qu'elle se réjouissait du bon tour qu'elle venait de jouer !

Mazarin, prévoyant, pensait à tout. Il s'approcha d'elle et lui dit en aparté.

– Il faudra mettre en gage quelques diamants de la couronne pour acheter de quoi nourrir tout ce monde et garder quelques domestiques.

Que les caisses de l'État soient vides à ce point ne sembla pas émouvoir Anne d'Autriche !

Un peu à l'écart, le jeune roi observait tout, écoutait tout. La main de son petit frère dans la sienne, il regardait un laquais agenouillé devant la vaste cheminée.

Celui-ci s'évertuait à faire démarrer un feu, mais le fagot humide refusait de s'allumer et dégageait une âcre et épaisse fumée.

Le visage du petit roi était grave. Cette nuit éprouvante lui faisait prendre conscience de son impuissance !

Il murmura si bas que personne n'entendit :

– Je vois bien qu'il ne faut faire confiance à personne, ni aux princes, ni aux magistrats... Ma mère ne cesse de me répéter que je suis le roi d'un immense royaume, alors pourquoi dois-je fuir comme un gueux ? Quand je serai vraiment le roi, personne ne saura ce que je pense. Je me méfierai de tous et leur ferai payer cette affreuse humiliation...

## Chapitre II

# Un retour précipité



*Venise, début février 1649*

Dès son arrivée au palais Barberini, Lorenzo s'était précipité dans l'appartement réservé aux enfants. Les effusions avec Rosalba, sa sœur bien aimée, furent chaleureuses.

– Comme tu as changé ! Où sont parties tes joues rebondies ? Tu n'es plus une enfant. Tourne-toi que je te regarde mieux. Comme tu es belle !

Il fit pivoter sa sœur dont la jupe de soie opaline virevolta. Rosalba éclata de rire. Elle était devenue ravissante et respirait la même joie de vivre que lorsqu'il vivait à ses côtés. Avec émotion, Lorenzo constata que, malgré l'éloignement et les trois années écoulées, leur connivence de jumeaux était intacte. Quelques semaines s'écoulèrent, en une succession de fêtes, concerts et bals.

Malgré les innombrables sollicitations, Lorenzo n'oubliait pas sa mission.

Il n'avait jamais imaginé possible de réunir une telle quantité de diamants et de pierres précieuses. Quel trésor incroyable ! Il n'avait rien admiré d'aussi beau : des bijoux de tête et des épingles serties de pierres de toutes les cou-

leurs, des ornements de corsage, des pendants d'oreille et surtout des pierres magnifiques par poignées!

Dès qu'il eut rassemblé les bijoux de son parrain, il décida de repartir. Ses pensées se tournaient sans cesse vers Paris. Comme les nouvelles qui parvenaient à Venise n'étaient pas rassurantes, il finit par trouver le temps bien long.

– Le peuple s'est rebellé! confia-t-il un soir à sa sœur. On peut redouter le pire et je dois précipiter mon départ.

– Non! Tu vas nous quitter avant la fin du carnaval?

– Oui, les événements s'aggravent. La reine de France n'était plus en sécurité dans son palais de Paris. Elle a trouvé refuge à six lieues de la capitale. Avec le roi son fils et le cardinal Mazarin.

Voilà pourquoi ce matin-là ne ressemblait en rien à ceux que le jeune homme avait vécus depuis son arrivée à Venise. Il avait embrassé sa sœur, lui faisant promettre de ne rien dire sur ce départ brusqué.

Il s'était levé alors que la nuit enveloppait encore la ville. Depuis près d'une demi-heure, il battait le pavé du quai désert. Seul le faible halo d'un fanal faisait miroiter l'eau noire du canal.

– Que fabrique ce diable de Jacquet? Il sait pourtant que l'on doit partir aux aurores! Je parie qu'il n'arrive pas à quitter l'une de ses dernières conquêtes!

La demie de six heures venait de s'égrener au clocher des Gesuati et il n'y avait pas l'ombre d'un passant sur le quai obscur. Pour tromper son impatience, Lorenzo

s'approcha de la barge qui devait les emmener à Mestre. Un marinier s'activait et il déposa son balluchon sous le banc de proue.

Il avait déjà dissimulé sous une bâche un coffret de cuir marron sur lequel il en avait placé un autre, légèrement plus petit. Ce dernier, avec son cuir repoussé rouge incarnat et ses ferrures ouvragées, était à l'évidence un objet de prix. C'était celui dont le contenu précieux autoriserait Mazarin à payer ses innombrables mercenaires...

La brume montait de la lagune sans se dissiper. Lorenzo étternua en frissonnant.

– Voilà que je commence à prendre froid!

Lorsque tintèrent sept heures moins le quart, il entendit une galopade feutrée.

– Enfin! Ce n'est pas trop tôt!

Jacquet n'était pas seul.

– Voici Andrea, le jeune comédien dont je t'ai parlé l'autre soir! dit-il en lançant son balluchon sur le ponton.

Puis il ajouta très vite pour couper court à une protestation de Lorenzo :

– Il nous quittera à Lyon où il retrouvera sa troupe.

Un jeune homme très mince, le bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, enjamba avec légèreté le parapet et, avant d'aller s'asseoir à l'arrière du bateau, vint saluer Lorenzo.

– Merci de me permettre de rattraper un retard que la maladie a provoqué, lâcha-t-il d'une voix fluette.

– Dépêchons! bougonna Lorenzo.

Cela faisait plus de deux mois qu'ils avaient quitté Paris, il savait Aurore en danger et l'inquiétude qui le minait le rendait nerveux.

Pendant son séjour ici, partout où il été allé, il avait remarqué qu'on l'espionnait. Discrètement mais sans relâche. En revanche, l'homme à la balafre s'était fait discret : il ne l'avait plus aperçu depuis le matin de son arrivée.

Aurait-il perdu sa trace ? Toutefois, le jeune Italien ne se faisait pas trop d'illusions, le brigand préparait sans doute un mauvais coup.

Une fois les jeunes gens installés, Lorenzo donna au marinier le signal du départ et l'exhorta à atteindre au plus vite la terre ferme.

Puis il fit signe à Jacquet de venir s'asseoir près de lui.

– Je viens de recevoir des nouvelles de France. La situation est dramatique. Aurore accusée de vol est toujours enfermée rue Saint-Antoine. Le roi, la régente, le cardinal et une partie de la cour sont réfugiés au château de Saint-Germain. Comme tu le sais, le Grand Condé assiège Paris pour soumettre les Parisiens à l'obéissance. Hélas, le manque d'argent l'empêche de constituer une armée bien équipée et efficace... Et le siège risque de durer !

Jacquet l'interrompt.

– Pourquoi une partie de la cour seulement ?

Lorenzo avait ressassé ces événements et s'enflamma.

– La haine contre Mazarin ! Te rends-tu compte que certains nobles se sont acoquinés avec les parlementaires ?

C'est n'importe quoi... Une alliance contre nature... On peut prédire sous peu un bain de sang...

Le jeune Italien baissa la voix et poursuivit en se penchant vers Jacquet :

– Imagine un peu que la duchesse de Longueville, oui, tu as bien entendu, la sœur du Grand Condé, a refusé de suivre la reine à Saint-Germain, et a entraîné dans sa révolte, son mari, le vieux duc de Longueville. De toutes les façons, celui-là n'a jamais eu son mot à dire ! En revanche, son jeune frère Conti, sa grande amie Adélaïde de Brèze et d'autres grands seigneurs l'ont suivie. Heureusement, Condé reste fidèle au roi, il est même devenu son appui essentiel. On raconte d'ailleurs qu'il est fou de rage devant la foucade insensée de sa sœur.

Andrea, à l'autre extrémité du banc, fermait les yeux et semblait dormir tout en veillant à maintenir fermé son épais manteau. Lorenzo s'étonna de la fragilité du jeune homme. Ses longues mains fines, son attitude élégante ne correspondaient pas du tout à ce qu'il imaginait d'un saltimbanque. Quand on doit vivre à la dure, il vaut mieux un solide tempérament pour ne craindre ni les intempéries, ni l'inconfort.

C'est pourquoi, au risque de le réveiller, Lorenzo crut bon de prévenir le jeune comédien.

– Le voyage promet d'être harassant, serez-vous capable d'endurer la fatigue ?

– Ne vous inquiétez pas pour moi, j'ai l'habitude ! rétorqua Andrea en se redressant.

Après tout, ce n'était pas le problème de Lorenzo ! Il avait bien d'autres préoccupations en tête, en particulier la traversée de l'Italie et le passage des Alpes pour rejoindre la France.

Soucieux, il poursuivit :

– L'hiver n'est pas terminé et cela ne va pas être une partie de plaisir.

Les embûches n'allaient certainement pas manquer. Pas question de relâcher sa vigilance un instant ! Ce long voyage s'annonçait à haut risque.

La prudence, plus que jamais indispensable, lui avait soufflé de cacher l'existence de son chargement précieux à Jacquet. Non qu'il s'en méfie, mais il le savait tête en l'air et un peu fanfaron. Et s'il appréciait sa compagnie, son côté casse-cou leur avait fait courir des risques inutiles à maintes reprises. Alors aujourd'hui, prudence !

Il aurait forcément l'occasion d'utiliser les qualités de Jacquet l'intrépide... Cela le réconforta. Il en avait bien besoin, car le poids de ses responsabilités commençait à lui peser.

Ne devait-il pas se déjouer d'un ennemi invisible et insaisissable qui le guettait sournoisement et déciderait d'agir quand bon lui semblerait ?

Tout d'un coup, Lorenzo eut hâte d'en découdre !

Il ne pouvait pas imaginer à quel point il allait vite être servi !

## Chapitre III

# La halte d'Aoste



15 février 1649

Une semaine plus tard, nos trois voyageurs avaient atteint les contreforts du val d'Aoste, dernière étape avant l'arrivée sur le sol français.

Ils atteignirent l'auberge *Dell Uccello Nero* à la mi-février. La neige avait recommencé à tomber et ils furent contents d'arriver avant la nuit.

Dans la cuisine, Chiara, la fille du tenancier, s'activait.

Sur une longue table de bois, elle débitait des légumes en tronçons réguliers. La viande mijotait déjà dans le chaudron pendu à la crémaillère de l'énorme cheminée. Hmm ! Ça sentait bien bon !

D'un revers de la main, elle chassa une mèche de cheveux qui venait lui chatouiller le nez.

– Alors, ça vient ? Dépêche-toi, on a le gosier tout sec.

On l'appelait depuis la salle commune, noire de monde...

– Oui ! J'arrive, j'arrive !

Avec vivacité, elle plongea ses légumes dans la marmite puis, saisissant un pichet d'une main, elle attrapa trois timbales de l'autre.

Son entrée fut saluée par des manifestations d'impatience bon enfant.

– Enfin !

– Ça n'est pas trop tôt !

La tâche était rude ici. L'auberge, située sur la route qui menait au col du Grand Saint-Bernard, ne désemplissait jamais. Les voyageurs qui s'y arrêtaient n'avaient qu'une hâte : engloutir rapidement leur dîner avant de filer se coucher !

– Par ici !

Lorenzo et ses deux compagnons s'étaient installés non loin de la cheminée. Ils étaient affamés !

Chiara s'approcha et les salua gentiment. Elle déposa devant chacun d'eux une timbale et, en les remplissant, leur affirma :

– Goûtez-moi ça, il se laisse boire notre petit vin doré.

Après l'avoir goûté, ils ne lésinèrent pas sur les compliments. Puis ils reprirent leur conversation, en français cette fois-ci. Jacquet était content de savoir le retour en France proche. Quant à Andrea, il semblait épuisé. N'étaient-ce ses beaux yeux verts illuminant son visage, on ne l'aurait pas remarqué. Il disparaissait sous un bonnet gris qu'il gardait vissé sur le crâne.

Soudain, un grondement sourd, suivi du hennissement de chevaux attira l'attention des convives.

– Tiens ! Voilà la malle-poste !

On entendit des voix, des bruits de pas, puis la porte s'ouvrit. Tous se tournèrent pour voir qui entrait.

Le postillon qui assurait la liaison régulière entre le val d'Aoste et Turin entra le premier ; le trajet n'était vraiment pas une partie de plaisir pendant la saison hivernale et l'homme, emmitoufflé jusqu'aux oreilles, était rougeaud et essoufflé, visiblement épuisé.

Il était suivi de deux compagnons de voyage, le col remonté jusqu'aux yeux. Eux aussi avaient été malmenés par la route et ils s'éclipsèrent rapidement. Lorenzo, Jacquet et Andrea se retournèrent vers leur ragoût odorant qu'ils dévorèrent en silence.

– Allez Lorenzo, encore une rasade ! Demain, c'en sera fini du bon vin italien !

Le jeune chanteur, ragaillardi par son dîner, tendit sa timbale ; après tout, ils avaient une bonne nuit devant eux. Avec la neige qui tombait, pas question de partir à l'aube pour franchir le col. Le reste de la soirée fut joyeux. Lorenzo trouvait charmant le jeune comédien. En revanche, il ne pouvait s'empêcher d'être intrigué par son regard : ses deux yeux n'avaient pas exactement la même couleur ! Andrea raconta sa vie de saltimbanque et Lorenzo promit d'aller le voir jouer quand sa troupe passerait par Paris.

Il n'empêche ! Par quel miracle, cet Andrea mince et efféminé pouvait se métamorphoser en un Arlequin crédible ? Ce serait à vérifier !

Quelques bolées plus tard, Chiara leur lança en bâillant :  
– Y a trois paillasses dans la chambre su' l'écurie. Ça vous ira ?

Se saisissant d'une lanterne de fer-blanc, elle les précéda dans la grange.

– J'vous laisse la loupiote sul' palier.

Jacquet s'installa contre le mur de gauche et Andrea s'étendit non loin de la porte. Lorenzo n'avait pas quitté son bagage des yeux et le posa près du grabat qui lui était destiné près de la lucarne. Pour atténuer le froid glacial, il enleva son manteau qu'il posa sur la maigre couverture râpeuse et sale, censée le réchauffer. Il se coucha très vite, pris d'un violent mal de tête. Cependant, il veilla à enrouler très discrètement autour de son poignet un lien de chanvre qui le reliait à ses deux coffrets. Avant même que Jacquet n'ait soufflé la chandelle, Lorenzo s'endormit comme une souche.

Grrrr! Tttt! Grrrr! Tttt!

Un grincement suivi d'un coup régulier fut perceptible à plusieurs reprises et tira Lorenzo de son sommeil. Il resta immobile. Il faisait nuit noire et un courant d'air froid se faufilait entre les planches disjointes qui les séparaient de l'écurie.

Le jeune homme écarquilla les yeux : on n'y voyait goutte ! Pourtant, il eut conscience qu'il se passait quelque chose d'anormal et, par pur réflexe, rugit :

– Qui va là ?

Un objet lourd tomba, des pas précipités martelèrent le sol et une porte claqua. Le jeune Italien bondit sur ses pieds, mais l'obscurité le dérouta. Il buta sur quelque chose et tomba de tout son long.

– Que se passe-t-il? cria Jacquet que tout ce tintamarre venait de réveiller.

– Quelqu’un vient de sortir d’ici!

Lorenzo tentait de gagner la porte et, pour éviter de se cogner, marchait les bras tendus, droits devant lui, à l’horizontale.

– Je vais chercher une lanterne sur le palier!

Un bref silence précéda son cri furieux.

– Palsambleu! enragea-t-il en réalisant tout d’un coup que son poignet était libre.

Le lien de chanvre avait été coupé... Cela ne laissait plus l’ombre d’un doute: on venait de le dévaliser!

– Au voleur! Au voleur! hurla-t-il.

Les cris avaient éveillé la maison. Il n’était pas rare que des commerçants soient dépouillés pendant une halte à l’auberge, aussi une solidarité naturelle se créait dès qu’un drame survenait. On venait aux nouvelles et le palier était maintenant encombré...

– Par où le voleur s’est-il évaporé?

– Impossible qu’il se soit échappé! Je suis sûr d’avoir tout bouclé hier soir! affirma l’aubergiste accouru à son tour en liquette et bonnet de nuit.

Lorenzo, le visage décomposé, prit une lanterne pour retourner dans la chambre. En plein milieu, un bout de chanvre pendouillait à la poignée de son coffret marron. C’était lui bien sûr qu’il avait heurté tout à l’heure. Un regard circulaire confirma sa crainte: le coffret rouge s’était

volatilisé. Son attention fut alors attirée par la paillasse vide à droite de la porte.

– Où est-il ?

– Qui ?

– Andrea !

– Non ! Ce n'est pas possible !

Jacquet, tout d'un coup, avait changé de couleur.

– Il faut que je te dise...

– Quoi encore ?

– Andrea n'est pas un comédien, mais une comédienne, c'est Paola... Elle voulait absolument rejoindre son amoureux et je pensais que tu n'aurais pas voulu d'une fille avec nous. C'est pourquoi je lui ai conseillé de se déguiser.

– *Aiuto*<sup>31</sup> ! Il n'y a pas de temps à perdre, elle ne doit pas être très loin. Tous à l'écurie !

Ce fut une belle bousculade. La surprise qui les y attendait était de taille.

– Il manque trois chevaux !

– Mais qui est parti ?

L'aubergiste les avait suivis, vraiment ridicule avec sa liquette et son bonnet. Tout honteux, il bredouilla :

– Les... les... les deux hommes arrivés avec la malle-poste. Ils ne... ils ne sont plus... ils ne sont plus là ! Hier soir, ils sont partis se coucher très vite sans se mélanger aux autres clients. Je m'étais bien dit que l'un des deux était bizarre, il

---

31. Au secours !

semblait toujours cacher quelque chose. En fait, il avait une grande balafre sur sa joue gauche. Il était complètement défiguré!

– Regardez! Toutes les rênes des autres montures ont été coupées!

– On ne peut donc pas courir à leur poursuite!

Il fallut se rendre à l'évidence : l'ex-Andrea avait bien disparu et il manquait deux hommes à l'appel.

## Chapitre IV

### *L'étai se resserre*



*Paris, fin février 1649*

– Que se passe-t-il? Quand je compte les jours, cela fait plus de deux semaines que Margot n'est pas venue me rendre visite.

Aurore ruminait de bien tristes pensées le nez dans son ouvrage. Comme tous les après-midi depuis le début de son incarcération, elle avait trouvé refuge dans la lingerie du couvent. Elle y rejoignait une dizaine de religieuses installées autour d'une longue table de bois et chacune s'activait à des travaux de couture. La jeune fille y poursuivait une tapisserie au petit point qui devait orner le prie-Dieu de l'abbesse. Aujourd'hui, elle ne prêtait qu'une attention distraite à la lecture pieuse qui imposait le silence et son esprit vagabondait.

– Jusqu'à quand vais-je croupir ici? Sans nouvelles de l'extérieur! Sans personne à qui me confier! Comment tenir bon si tous m'abandonnent?

Elle fut distraite par sa voisine de banc, une incorrigible bavarde, qui trouvait toujours un prétexte pour se dissiper et rompre le silence.

– J’ai presque terminé le motif du bateau de Noé. Mon ouvrage va pouvoir rejoindre le fauteuil destiné à notre Mère supérieure. Pffff! Son postérieur sur le déluge que je viens de broder! Elle va sombrer!

Une jeune religieuse espiègle pouffa un instant, avant de reprendre son sérieux.

– À propos de sombrer! Savez-vous que le pont Barbier s’est écroulé? Vous savez, la passerelle de bois qui va des Tuileries à la rue de Beaune sur la rive gauche? Et aussi le pont Marie l’autre jour, il a été emporté par la crue. La Seine continue de monter, c’est une catastrophe!

Puis elle précisa :

– Ce matin, en revenant du bateau-lavoir, j’ai dû monter dans une barque pour traverser la rue Saint-Antoine.

Aurore, que cela ne concernait guère, reprit son travail. Elle se mit à trier les écheveaux, à la recherche d’un jaune safrané. Elle venait de le dénicher lorsqu’on lui annonça une visite.

Elle rangea précipitamment ses affaires pour filer au parler. Ouf! C’était Margot. Quel soulagement! Elle s’élança vers elle pour l’embrasser.

– Que je suis contente de te voir! Quelles nouvelles apportes-tu?

Sa joie fut de courte durée: la petite servante avait la mine des mauvais jours.

– Rien ne va, lui dit-elle sans ménagement.

Et pour appuyer son propos, elle ajouta :

– La révolte que tous appellent la Fronde tourne la tête à plein de monde. Je viens d'apprendre que les rebelles ont attaqué l'Arsenal. Puis se sont emparé de la Bastille... Ça veut dire que, maintenant, ils ont des armes. Figurez-vous qu'Armand, prince de Conti, le jeune frère de Condé, et aussi le duc de Longueville ont rejoint le camp du Parlement. Conti, si petit et tellement vilain qu'on l'appelle le noiraud, a même été nommé généralissime de la Fronde! Songez qu'il se trouve dans le parti opposé à celui de son propre frère, le Grand Condé! Il paraît aussi que tous les chefs de la Fronde ont signé une promesse d'union contre Mazarin. Ils le haïssent à qui mieux mieux et le traitent de gremlin. Et ce n'est pas tout! On vient de me dire que le duc de Longueville a filé sur ses terres et veut entraîner le parlement de Normandie dans la Fronde.

La Normandie? Aurore fut saisie d'effroi. Comment allaient réagir ses frères? Ils avaient été jusqu'à présent entièrement dévoués à leur gouverneur, monsieur le duc de Longueville. Se laisseraient-ils entraîner dans la révolte contre le roi? Si les troubles devenaient contagieux, d'autres provinces se soulèveraient à leur tour. Mais guerre civile ou pas, Aurore n'oubliait pas ses implacables ennemies.

– Tu ne m'as rien dit sur la duchesse de Longueville et la duchesse de Brèze. Que sont-elles devenues?

Margot s'échauffa. Elle avait tant de nouvelles à raconter que les phrases se bouscullaient. Elle ne savait plus par où commencer.

– Elles aussi se sont rabibochées avec le Parlement. Quelle duperie ! Elles ne choisissent ce parti que par haine de Mazarin. En fait, elles n’ont que du mépris pour les parlementaires ! Pensez donc ! Pour ajouter encore à la provocation, elles se sont installées à l’Hôtel de Ville ! Elles ont été conduites en triomphe, tenant chacune un de leurs enfants dans leurs bras. Tous les Parisiens voulaient voir ce spectacle et la place de Grève était noire de monde, des badauds avaient grimpé jusqu’au-dessus des toits. Tout le monde s’exclamait que les petits étaient beaux comme leurs mères. Les hommes criaient de joie et les femmes poussaient des pleurs de tendresse. Cet assortiment de belles dames, d’hommes en cuirasses, de violons et de trompettes, je n’avais jamais rien vu de tel ! C’était un vrai délire ! On se serait cru dans une fable. Ils sont tous tombés sur la tête. Et vous rappelez-vous que la duchesse de Longueville était grosse de huit mois ? Ça avait été son prétexte pour ne pas suivre la reine à Saint-Germain.

– Oui, confirma Aurore. On disait aussi qu’elle était enceinte de son amant, le prince de Marcillac !

– Dame oui ! Et elle ne s’en cachait pas ! Même son vieux mari qui a peur d’elle n’a rien dit ! Et vous n’allez pas me croire... c’est à l’Hôtel de Ville qu’elle a accouché d’un fils !

– Non ! Et quand est-il né ?

– Pendant la nuit du 28 au 29 janvier, Charles-Paris a vu le jour...

– Charles-Paris, curieux prénom... Pourquoi Paris ?

– Vous ne devinez jamais ! Pour clamer son pacte avec le parlement de Paris !

Aurore était interloquée, elle avait du mal à croire à cette folie...

– C'est incroyable. Le Grand Condé, son frère, doit être fou de rage.

– C'est peu de le dire ! Condé est ulcéré et crie partout que c'est une insulte personnelle. Du coup, il est encore plus charmant avec la reine. Il la défend comme un chevalier. Quel grand seigneur il fait ! Il bataille avec toujours plus de bravoure et vient de prendre Charenton. C'est bougrement grave. Vous le savez, le ravitaillement de la capitale... celui qui arrive par le fleuve, eh bien ! il est menacé. Tantôt, il n'y aura plus de pain en ville, ni de bois ! Ce matin, au Châtelet, il n'y avait que des miches venant de Gonesse. Et encore ! Celles qui arrivent de nuit dans des hottes sur le dos des hommes... Il semblerait aussi, je ne sais pas si c'est vrai, mais c'est ce qu'on m'a raconté, que Condé a douze mille hommes prêts à assiéger Paris. Et on dit que ses soldats font tout pour empêcher les vivres de rentrer dans la ville. Il veut affamer les Parisiens !

– Et les princes rebelles ? s'enquit Aurore.

– C'est pas croyable ! Ils se sont alliés au peuple et aux parlementaires ! Ils enrôlent des soldats pour défendre la ville contre les troupes du roi. C'est pas gagné ! Vous voyez les bourgeois se lancer dans la bagarre ? Ils n'ont pas envie. Et les paysans ? Encore moins ! Ils ont fui leurs campagnes

dévastées; même s'ils voulaient se battre, ils ne pourraient rien. Ils ne sont capables que de tenir une fourche!

L'angoisse véhémente de Margot finit par submerger Aurore. Quels inconscients avaient pu affirmer que la fronde était un jeu?

– Qu'allons-nous devenir si le siège de Paris s'éternise? murmura-t-elle. On va mourir de faim et il y aura pillages et tueries.

Et Lorenzo? Envoyé en mission dangereuse depuis deux si longs mois, où était-il à présent? se demandait la jeune fille avec angoisse. Tourmentée par l'inquiétude, elle se hasarda.

– De Lorenzo? Quelles nouvelles?

Un silence embarrassant s'installa. Margot le rompit à contrecœur.

– Rien. Je ne sais rien.

Aurore était interloquée. Ce n'était pas possible! Elle resta immobile quelques secondes, bouche entrouverte, tandis que ses yeux s'embuaient. Elle était désemparée. Que devait-elle faire? Qu'allait-elle devenir s'il lui était arrivé malheur?

Cela ne dura qu'un tout petit instant: elle se ressaisit très vite. Elle ravala quelques larmes et serra les mâchoires pour calmer le tremblement de son menton. Puis elle plongea la tête dans ses mains en poussant un long soupir. Redevenue maîtresse d'elle-même, elle se pencha vers Margot pour lui murmurer à l'oreille.



– Il faut que tu m'aides. Je dois m'échapper d'ici et me cacher en ville. Si c'est le parti des Frondeurs qui l'emporte, je ne serai plus en sécurité dans ce couvent. Mes ennemis feront tout pour m'envoyer moisir dans une prison.

## Chapitre v

# *L'amitié ébranlée*



*Sur les routes de France, mars 1649*

– Holà ! Tout doux !

Lorenzo tira légèrement sur les rênes de sa jument pommelée. Elle ralentit aussitôt l'allure. Jacquet fit de même. Ils continuèrent alors à trotter botte à botte. Sans un mot. La plaine s'encadrait de vallons et ils approchaient d'un bosquet de peupliers qui verdissaient timidement. La vigilance s'imposait.

Voilà plusieurs semaines qu'ils avaient quitté Venise. Qu'il était interminable ce voyage de retour ! Ils n'avaient plus le cœur à rire et tout leur était insupportable : les nuits dans les auberges crasseuses, les secousses du carrosse et son air confiné. La fatigue les accablait et ils ne tenaient plus debout. Alors à Fontainebleau, quelques heures plus tôt, ils avaient obtenu des montures fraîches et trottaient derrière la voiture qui transportait ce qui restait du précieux chargement destiné au cardinal.

Depuis la halte d'Aoste, la bonne entente des deux compères s'était lézardée. Le jeune Italien, souvent taciturne, s'enfermait dans un silence rancunier. Il ne décolérait pas :

la perte du trésor de Mazarin lui restait en travers de la gorge. Jacquet tenta de relancer la conversation.

– Vivement qu'on arrive ! Bigre, je pue le bouc ! Encore heureux qu'on ne soit plus brinquebalé dans ce carrosse !

Une légère brise lui chatouilla les narines et il inspira un bon coup.

– Hum ! Ça fait du bien de humer l'air de nos campagnes !

Lorenzo, agacé, haussa les épaules. Comme s'il pouvait se détendre en ce moment ! Attentif, concentré, il scrutait les sous-bois alentour et jetait régulièrement un regard derrière eux. Pas question de se faire suivre ou attaquer au coin de la futaie... Il ruminait une fois de plus la perte inestimable de la cassette rouge et mille questions le taraudaient. Comment se présenter devant son parrain ? Pour quel commanditaire Paola avait-elle réalisé le vol des bijoux ? Comment les retrouver, la comédienne, l'homme à la balafre et la cassette ?

Jacquet n'avait, quant à lui, qu'un objectif : arriver. Cela l'obsédait et il revint à la charge.

– Pourvu qu'on atteigne notre étape finale avant la nuit ! La paillasse des soldats est presque plus agréable que celle des vilaines auberges.

Le jeune Italien leva les sourcils, soupira puis répliqua un peu sèchement :

– Parce que tu crois qu'on est en voyage d'agrément ? As-tu oublié qu'il nous manque le coffre le plus précieux ? Le cardinal va nous demander des comptes...

– D'accord, d'accord, Lorenzo ! Mais tu ne trouves pas qu'il y a plus grave sous nos yeux ?

Tout à coup, Jacquet ne supporta plus les réponses maussades de son compagnon. Bien sûr, la situation était embarrassante, mais là, devant eux, c'était bien plus dramatique ! N'obtenant qu'un grognement en guise de réponse, il poursuivit sa protestation avec véhémence :

– Regarde un peu autour de toi. Toute la campagne est dévastée. Pas un village qui tienne debout ! Il n'y a plus que des ruines fumantes ! Pas une grange intacte, partout des femmes en larmes et des hordes d'enfants faméliques et en haillons, des animaux crevés. On nous avait prédit les horreurs de la guerre civile... À ce point, c'est insupportable.

Le visage de Lorenzo se ferma. Mécontent et buté, il répliqua avec une évidente mauvaise foi :

– Ne détourne pas la conversation ! Tu oublies un peu vite que c'est à cause de ta voleuse déguisée en comédienne qu'on a été dévalisé. Elle s'est bel et bien volatilisée avec ses deux comparses et nous ne sommes pas à l'abri d'une autre agression !

Pour humilier son ami et lui clouer le bec, il ajouta :

– Tu parles d'une conquête ! La première catin venue, tu lui tombes dans les bras et elle te roule dans la farine !

De toute évidence, le reproche manquait de justesse... Alors, pour clore la dispute, Lorenzo éperonna sa monture sur un avertissement :

– Restons sur nos gardes ! Il faut augmenter le train pour franchir la forêt de Chevreuse. Rappelle-toi qu'elle est infestée de brigands.

Lorenzo dépassait les bornes et Jacquet rougit sous l'insulte. Quoique mortifié, il accéléra l'allure. Il ne voulait pas d'une brouille irréparable et ravala la réplique furieuse qui le démangeait. Puis toute honte bue, il fit amende honorable.

– Oui, je sais que j'ai eu tort. J'ai été très imprudent et ma naïveté nous a coûté cher, c'est vrai. Rassure-toi, je ne suis pas près d'oublier. Je te promets que je vais tout faire pour récupérer ce coffret. On va trouver des indicateurs et chercher partout dans Paris. On peut supposer que Paola s'est réfugiée parmi les comédiens ambulants.

Pauvre Jacquet ! Il était mortifié mais surtout terriblement ulcéré. Car enfin, Andrea-Paola l'avait vraiment trahi. Il avait voulu aider une jeune fille charmante qui lui plaisait beaucoup et elle s'était jouée de lui.

## Chapitre VI

# *La paix de Rueil*



*11 mars 1649*

– Jeannot, apporte-moi mon écritoire, s’il te plaît. Et veille à ce qu’on remette des bûches au feu.

Le cardinal Mazarin, assis devant son bureau encombré de documents, travaillait au traité de paix avec les Frondeurs. Il avait les traits tirés et les angoisses des deux derniers mois avaient fait virer son teint : de bistre, il était devenu gris.

Le pâle soleil de mars venait de disparaître derrière les arbres du parc et un serviteur déposa deux candélabres, l’un près du ministre et l’autre sur la cheminée.

Le froid mordant avait réussi à s’infiltrer dans la petite antichambre du château de Saint-Germain et Mazarin fut pris de frissons. Le jeune page s’empressa de présenter l’écritoire de bois exotique. Le cardinal était nerveux depuis le début du mois de mars. Des pourparlers étaient engagés avec les Frondeurs, mais les discussions s’embourbaient : chaque camp était d’une susceptibilité redoutable.

Les négociateurs du Parlement, qui voulaient l’exil du ministre, avaient refusé de discuter directement avec lui.

Le cardinal, on reconnaissait là ses manières rusées, avait trouvé une astuce : pour valider chaque accord, des secrétaires faisaient la navette entre le bureau du ministre et la salle de délibération ! Grâce à ce stratagème, les parlementaires n'avaient pas l'impression de discuter avec lui ! C'était puéril mais efficace !

Mazarin se frotta les mains pour tenter de se réchauffer, puis replongea le nez dans ses papiers. Il feuilleta une nouvelle fois la liasse, s'arrêtant ici pour raturer une phrase, là pour ajouter un détail.

Au bout de quelques minutes, la reine, jusque-là plongée dans un silence boudeur que seul le crépitement des tisons troublait, se tourna vers lui. Elle était assise près de la cheminée et, en se frottant les mains, cherchait elle aussi à lutter contre le froid.

Comme d'habitude, en toutes circonstances, elle soignait son apparence. Sa robe de satin noir, son lourd collier de perles et les dentelles immaculées de son col mettaient en valeur son teint d'une blancheur toujours admirable. Elle avait très grande allure.

– Comme j'ai hâte de regagner Paris ! On manque de tout ici et je me soucie pour ma jeune suivante Aurore. C'est insensé ! Elle ne peut pas être coupable de ce vol ignoble dont on l'accuse. Elle est tombée dans un piège, c'est évident. Mais qui peut chercher à lui nuire ? Je n'ai encore rien pu faire pour la sortir du couvent où on l'a enfermée. Cela me désole et j'imagine son désarroi.

Le cardinal redressa la tête, lissa avec nervosité ses moustaches et, prenant de sa main fine quelques feuilles, pivota vers la reine.

– Patience, Madame. Ce n’est plus qu’une question d’heures, le temps joue pour nous ! Le froid, la faim, les pillages ont enfin lassé les Parisiens. Ils commencent à nous réclamer !

Mazarin tentait de rassurer la reine, mais elle l’interrompit brutalement.

– Il n’empêche ! Un climat détestable de dénonciation règne sur Paris. Les biens de nos partisans sont saisis, les perquisitions sont devenues des pratiques courantes. On a mis vos meubles en vente et, si cela continue, ce sera bientôt le tour de votre bibliothèque !

Le cardinal avait été outré que l’on s’en prenne à ses œuvres d’art, mais comme il répugnait à utiliser la force, il voulait absolument obtenir un accord avant de rentrer à Paris. Alors il tenta une fois encore de minimiser la situation.

– Oui, Madame, mais ce semblant de gouvernement mis en place par le Parlement vole d’échec en échec. Constituer une armée ne s’improvise pas : il faut payer et équiper des hommes. Vous le savez comme moi, l’armée des Frondeurs n’est constituée que de pauvres bougres qui détalent au moindre coup de mousquet. Je suis persuadé qu’ils courent à leur perte. Et puis, les Frondeurs font exactement ce qu’ils me reprochaient : ils suspendent le paiement des rentes et lèvent de nouveaux impôts. Hmm ! Tout cela est très impopulaire ! Sans compter que, pendant ce temps, Condé,

votre bras armé, verrouille les points d'accès à la capitale pendant que ses troupes dévastent les campagnes avoisinantes. La population n'en peut plus et veut que cesse cette Fronde stupide.

Anne d'Autriche n'était pas encore tout à fait rassérénée et répliqua vivement :

– Et les libelles infamantes ? Quand les arrêtera-t-on ? Savez-vous qu'on leur a donné votre nom ? Tout Paris s'en régale ! C'est odieux !

Mazarin se mit à rire. Mais son rire sonnait faux. En son for intérieur, il était choqué par la violence des critiques et des attaques, mais il cherchait à dédramatiser la situation à tout prix.

– Allons ! Ne vous alarmez pas pour si peu. Ces *Mazarinades* s'en prennent à mon statut d'étranger ou à mon refus de signer la paix avec l'Espagne, voire à mes richesses. Mais Madame, *chasser le Mazarin* est peut-être un slogan qui rassemble mes ennemis et les vôtres, ce n'est pas un programme politique. Une fois la zizanie installée entre eux, ils n'auront plus d'arguments.

Il sourit, son regard pétilla de malice et, la mine gourmande, il ajouta d'une voix suave :

– Faites-moi confiance pour la provoquer, cette zizanie ! Les parlementaires consentent à négocier, c'est essentiel. La partie est serrée et il faut mesurer chaque mot. Mais je n'en doute pas : nous y réussirons, conclut-il rassurant.

Le cardinal avait vu juste.

Le jeudi 1<sup>er</sup> avril, le Parlement se rendit et accepta de signer le traité qui avait été conclu le 11 mars à Saint-Germain par la régente.

On l'appela la paix de Rueil, car c'est à Rueil que les premiers accords avaient été signés.

La Fronde parlementaire était enfin terminée.

5<sup>E</sup> ÉPISODE



*La paix triomphe*

## Chapitre 1

# Une piste sérieuse



*Fin mars 1649*

Le quartier Saint-Germain-des-Prés s'était considérablement loti depuis le règne du bon roi Henri. Les maisons de trois, quatre et même cinq étages se collaient les unes aux autres et ça grouillait de monde.

Dix heures venaient de retentir au clocher de l'abbaye voisine, mais le timide soleil de cette fin de mars atteignait avec peine la minuscule pièce en soupente.

Grrrr! Grrrr! Grrr!

En entendant grincer les marches qui menaient aux combles, Lorenzo s'était immédiatement dissimulé sous la paille de toile rugueuse. Depuis leur arrivée à Paris deux semaines auparavant, Lorenzo et Jacquet se cachaient. Mazarin devait ignorer leur retour. Le précieux coffret volé par Paola était une perte irremplaçable et Lorenzo ne se sentait pas capable d'affronter la colère de son parrain le cardinal. Il devait coûte que coûte retrouver la cassette rouge.

– Sors de ta cachette! J'ai du nouveau! lança Jacquet, qui entra en poussant la porte basse du grenier. Il était méconnaissable. Il avait troqué son costume de garde de la reine

contre la livrée amarante des laquais de l'oncle qui avait accepté de les héberger. Quoi de plus efficace qu'un vêtement de serviteur pour passer inaperçu ?

L'oncle Terray était marchand de vin de son état. Il s'était copieusement enrichi dans le négoce du vin de Bordeaux et menait grand train rue de l'Échaudé, à deux coudées de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Sa maison tout en hauteur avait pignon sur rue et il se gonflait d'orgueil en comptant sa nombreuse domesticité ! Sa roublardise lui avait évité de souffrir des privations provoquées par le siège de Paris, car il savait rémunérer grassement les soldats de Condé comme ceux des Frondeurs. En jouant sur les deux tableaux, il avait pu continuer à abreuver les maisons des princes rebelles et jouissait d'une impunité totale. Ce qui arrangeait finalement les affaires de son neveu ! Le sieur Terray aimait beaucoup Jacquet et lui avait offert l'hospitalité sans rechigner. En ces temps bizarres, il savait ne pas être trop curieux ! – Ça y est ? Tu as une piste ? On va enfin retrouver Paola ?

À l'évocation du prénom de la jeune Italienne, Jacquet ressentit un petit pincement. Bien sûr, il avait été floué, son amour-propre avait pris un coup et le vol du coffret était catastrophique. Cependant, il ne parvenait pas à oublier les bonnes soirées passées à côté de la belle comédienne, si vive, si piquante et tellement enjôleuse. Même s'il se sentait coupable d'avoir mis son ami dans un sale pétrin, à la pers-

pective de traquer Paola comme du gibier, il voyait fondre sa soif de revanche.

Deux semaines déjà qu'ils couraient à droite et à gauche, dissimulés sous leur costume de laquais. Ils arpentaient les rues tout le jour et, le soir venu, ils s'attablaient dans les tavernes les plus fréquentées à la recherche du moindre indice. Ils avaient déjà écumé plusieurs quartiers. En vain ! L'homme à la balafre et Paola s'étaient bel et bien volatilisés.

D'autres sujets d'inquiétude taraudaient Lorenzo et Jacquet : Margot avait disparu et ils n'avaient aucun signe de vie d'Aurore. Comme il n'était pas question de se renseigner auprès du couvent où elle avait été enfermée, ils étaient dans une totale incertitude.

Par où et par quoi commencer ?

Ce soir-là, en entendant Jacquet qui rentrait, un brin optimiste, Lorenzo se sentit regonflé. La chance avait peut-être enfin tourné ! Le pseudo-laquais s'affala sur la deuxième paillasse et ôta ses chaussures à boucle qu'il supportait de moins en moins !

– J'ai vraiment du nouveau, répéta-t-il d'une voix rauque, mais j'ai drôlement soif !

Après s'être saisi d'un pichet de vin rouge posé à même le parquet en sapin rugueux, il s'en versa une timbale pleine et poursuivit.

– Il paraît qu'une troupe de sept comédiens vient d'arriver. Il y aurait cinq hommes et deux femmes.

– Où logent-ils ?

– Je n’en sais fichtre rien ! En revanche, la carriole contenant leurs hardes, tréteaux, décors et costumes a reçu l’autorisation de se garer près des baraques de la foire Saint-Germain.

– C’est-à-dire à deux pas d’ici !

Un éclair de joie illumina le visage de Lorenzo.

– On y va ?

– On y va.

Lorenzo se servit aussi à boire et, sans quitter Jacquet des yeux, lui donna une bourrade amicale.

– À nous ! Cette fois-ci, on tient le bon bout !

Jacquet se saisit de son balluchon et l’ouvrit sans ménagement. Il en sortit une corde de chanvre et deux pistolets.

– Tiens, attrape ça ! dit-il à Lorenzo en lui en lançant un. Il glissa l’autre dans sa ceinture, rajusta sa veste et se saisit d’une cape.

Lorenzo se redressa et lui confia en hésitant :

– Comment vais-je reconnaître Paola ? Les seules fois où je l’ai vue, elle était déguisée en comédien et ne quittait pas son bonnet !

– On voit bien que, pendant le trajet de retour, tu ne pensais qu’à Aurore ! dit Jacquet en riant de bon cœur. Allons, rappelle-toi ! Tu avais été frappé par la couleur différente de ses yeux. Tu vas être étonné de la découvrir en fille ! Tu comprendras mieux pourquoi j’ai été séduit : elle a une superbe chevelure rousse !

## Chapitre II

# *Les comploteurs se dévoilent*



*Fin mars 1649*

Jacquet et Lorenzo avaient quitté Venise depuis deux mois, mais Margot ignorait tout ce qui leur était arrivé et elle n'en pouvait plus d'attendre sans rien savoir. Décidée à agir, elle avait réussi à se faire engager comme servante à l'hôtel de Condé, chez la duchesse de Longueville. Sûre qu'Anne-Geneviève et sa grande amie, la diabolique Adélaïde de Brèze, ne la reconnaîtraient pas : une servante, personne ne la regarde ! Mais elle se faufile partout, voit tout, est au courant de tout. Quoi de mieux que de se trouver dans le nid de vipères pour essayer d'y voir clair ?

Margot releva le bas de sa jupe de serge brune pour enjammer la flaque immonde et puante qui stagnait devant l'entrée de l'hôtel. La course chez la mercière favorite de la duchesse avait pris plus de temps que prévu et la jeune servante se dépêchait. Anne-Geneviève de Longueville détestait attendre et ses colères étaient redoutées.

Margot accompagna d'un sourire le petit signe qu'elle destinait au portier.

– Jour, Petitpierre !

Elle dépassa le porche, traversa la cour d'honneur encombrée de carrosses puis se dirigea vers les appartements de la duchesse.

En grim pant les marches, elle entendit des musiciens qu'un brouhaha de voix dominait. Des tables de jeu avaient été installées dans la galerie. À coup sûr, les joueurs s'étaient encore lancés dans une partie d'*hombre*, ce jeu arrivé d'Espagne avec la reine. Tout le monde en raffolait.

Anne-Geneviève aperçut sa nouvelle servante. Un bref coup d'œil lui avait suffi pour repérer le paquet cartonné qu'elle tenait à la main.

– Viens petite ! Et montre-moi cette merveille...

Les joueurs levèrent la tête et interrompirent leur partie. La jeune femme lança ses cartes sur le tapis de table.

– Vite !

Le jeu ne l'intéressait plus. Elle s'empressa d'enlever les papiers de soie qui entouraient les deux paires de gants parfumés.

– Regardez Adélaïde ! Ils sont splendides !

La grande amie de la duchesse tendit à son tour la main pour saisir un gant. Elle le porta à son visage pour en sentir les fragrances.

– Mmm ! Quelle douceur ! Avez-vous remarqué les notes d'ambre et de cannelle ? C'est absolument grisant.

*Hombre* ou pas, elles se mirent à commenter leurs dernières folies vestimentaires. Les deux joueurs installés à la table s'éclipsèrent avec discrétion.

Tout à trac, Anne-Geneviève demanda à son amie.

– Qu’est devenu votre galant Italien ?

Elles n’avaient donc pas oublié Lorenzo. Le cœur de Margot s’affola. Dominant son anxiété parce qu’elle devait savoir, elle s’affaira près de la fontaine à boire. Elle tournait le dos aux deux amies, mais ne perdait pas une miette de leur conversation. Surtout ne pas se faire remarquer !

Adélaïde laissa entendre un petit rire de gorge, plus nerveux que joyeux, et répondit à voix basse :

– Le piège se referme sur lui. Nos espions lui ont dérobé la précieuse cassette du cardinal ! Ah ! Ah ! Il ne fait plus le joli cœur. On ne sait pas où il est en ce moment mais il ne perd rien pour attendre ! Il est compromis jusqu’au cou et en colportant sa malhonnêteté dans toute la cour, on discréditera encore plus facilement le misérable cardinal Mazarin !

– Et Aurore ? La petite sottie dont il s’était amouraché. Vous voyez de qui je parle ?

– Oui, très bien ! La suivante chérie de la reine, celle qui est un peu niaise... ricana Adélaïde. Elle aussi va servir à noircir le couple formé par le cardinal et la reine ! Une suivante favorite et voleuse, plus un filleul malhonnête ! Joli tableau en vérité ! Et bien, elle continue à croupir dans le couvent de l’Oratoire. Pas de chance pour elle ! J’y ai des amis très sûrs et je veille à ce qu’elle n’en sorte pas, ni qu’elle ait le moindre contact avec l’extérieur... Dès que nos partisans de la Fronde auront gagné la partie, on l’enverra moisir au loin !

Et elle se mit à ricaner de plus belle. D'un rire à donner froid dans le dos. Aucun doute, elle était vraiment satisfaite de ses manigances. Après avoir craché son fiel, elle se pencha vers son amie et baissa encore la voix pour ajouter :

– Notre espion et sa complice sont attendus d'un jour à l'autre. Dès que nous aurons mis la main sur les diamants du cardinal, on fera taire l'Italienne un peu naïve qui a servi d'appât... Chut! Tout cela doit rester secret. Personne ne doit savoir qui tire les cordons du collet!

Margot était effarée par le cynisme des deux femmes, mais elle détenait enfin les précieuses informations qu'elle attendait.

Que faire? Auprès de qui prendre conseil? Elle était si démunie devant tant de machiavélisme. Soudain, ce fut comme une illumination... Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt? Mais oui! Si quelqu'un pouvait l'aider, c'était le sieur Terray, l'oncle dont Jacques lui avait si souvent parlé. Son commerce le conduisait à côtoyer tant de gens différents. Il y avait sûrement là une piste à utiliser.

Poursuivant pendant quelques instants sa prétendue occupation, Margot profita de la reprise du jeu pour s'esquiver.

## Chapitre III

# Un enlèvement rocambolesque



*5 avril 1649*

– On ne sait jamais ! On en aura peut-être besoin...

Jacquet vérifiait que le cagibi sous l'escalier de la maison de son oncle n'était pas encombré. Il le ferma et mit la clef dans sa poche.

Puis, passant devant Lorenzo, il sortit. Un coup d'œil à droite puis à gauche les rassura : personne ne leur prêtait attention.

L'angélus de midi venait de sonner au clocher de l'église Saint-Germain-des-Prés et la rue de l'Échaudé était envahie de monde, si bien qu'ils durent jouer des coudes pour atteindre le mur de l'abbaye.

Après l'avoir longé une dizaine de mètres, ils tombèrent sur les premières baraques de la foire. C'était devenu une habitude : dans ce quartier de Paris, les comédiens ambulants, souvent italiens, se retrouvaient avant que ne commence la saison théâtrale. Les Parisiens adoraient leurs spectacles joyeux et, dès la fin du carême et des fêtes de Pâques, de multiples tréteaux se dressaient un peu partout sur les places. Les spectateurs accouraient en toute

hâte et leur réservaient toujours un accueil chaleureux. Lorenzo enfonça son feutre jusqu'aux yeux. Affublé comme il l'était, il y avait peu de chance qu'on le reconnaisse mais il valait mieux être prudent.

Le soleil de ce matin avait laissé place à des nuages menaçants et une bruine froide pressa les badauds à désertier les étals. Tant mieux !

Un premier coup d'œil les déçut. Pas l'ombre d'une carriole de théâtres. Dépités, ils décidèrent de contourner la halle. Rien. Lorenzo n'avait pas une connaissance très grande de la ville et ne voyait pas où les chercher. Il s'inquiéta.

– Personne ! Nous aurait-on raconté des sornettes ? À moins qu'ils ne soient déjà repartis ?

– Ce n'est pas possible ! lui répondit Jacquet du tac au tac.

Son optimisme avait parfois du bon, d'autant qu'il n'était jamais à court de solutions. Cela rassura le jeune Italien. Lorenzo n'eut pas à attendre trop longtemps, Jacquet eut une intuition.

– Viens par là, on va élargir notre périmètre de recherche. Tu ne veux pas qu'on pousse jusqu'au passage du commerce Saint-André ? Moi, si j'avais à me cacher, j'irais me nicher dans ses ruelles. C'est un labyrinthe idéal...

Quelle idée pleine de bon sens ! Ils l'atteignirent en cinq minutes à peine. Une succession de cours enserrées au milieu de maisons biscornues collées les unes aux autres multipliait les recoins discrets.

– Regarde !

L'ancien rempart de Philippe Auguste leur coupait la route. La muraille à moitié démolie abritait quelques habitations insalubres.

Et là, appuyée contre un pan du mur, une carriole à bras ! Elle croulait sous des caisses, des panneaux et des paquets qu'une bâche grossière protégeait des intempéries.

Pas grand monde dans les parages. Quelle aubaine ! Les deux amis s'approchèrent prudemment.

– Quel est ton plan ?

– Attendons que le passage soit désert et si c'est bien la carriole que nous cherchons, on va la fouiller. À nous la cassette de Mazarin ! se réjouit Jacquet.

À mesure que la pluie transformait la ruelle en cloaque, elle en chassait les passants. Ils se crurent seuls quand soudain...

– Qu'est-ce qu'on entend ?

– Chut !

Ils s'embusquèrent derrière deux barriques ventrues que calaient de solides gourdins. Une silhouette furtive venait de tourner à l'angle de la venelle et s'avancait vers eux en poussant une brouette. C'était elle qui faisait ce bruit métallique et les avait avertis. Difficile de voir qui approchait. Une démarche légère, un pas souple laissaient supposer une présence féminine.

Elle se rapprochait et dépassa Lorenzo.

À peine eut-il le temps de voir une abondante masse de cheveux roux qu'il bondit. En une fraction de seconde, il

ceintura la jeune femme, tandis que sa main gauche plaquée sur sa bouche empêchait tout cri. Elle se débattit, donna de violents coups de pieds. La brouette versa.

– Mmmh! Mmmh! Mmmh!

La jeune fille s’apprêtait à mordre la paume de sa main, quand Jacquet lui asséna un coup de crosse sur le front. Elle s’arrêta net et s’effondra inerte.

Après l’avoir entravée avec le lien de chanvre et bâillonnée avec son mouchoir, Jacquet la saisit à bras-le-corps et la fit basculer par-dessus son épaule, comme un gros paquet. Un paquet qu’il n’était pas mécontent de porter et de serrer contre lui!

– La coquine est légère comme un oiseau!

– Vite! On la ramène à la maison de l’oncle.

Une surprise de taille les attendait rue de l’Échaudé.

Dès qu’ils eurent franchi la porte d’entrée et traversé le long corridor obscur, ils tombèrent sur l’oncle Terray en grande discussion avec... Margot.

La jeune servante leur raconta tout ce qu’elle avait appris et conclut d’une voix saccadée.

– Il ne faut pas perdre un instant! Cette jeune fille est tombée dans un piège et court un grand danger. Il faut absolument mettre très vite la main sur la cassette qu’Adélaïde de Brèze veut récupérer.

L’oncle Terray ouvrait des yeux comme des soucoupes. Jacquet lui avait bien laissé entendre qu’il se passait des événements graves, mais à ce point? Le brave homme n’aimait

pas trop l'aventure et commençait à regretter son hospitalité. Lorenzo ne lui laissa pas le temps de réagir et, en deux secondes, décida de la marche à suivre.

– Vous, l'oncle, il vaut mieux que vous restiez en dehors de toute cette affaire, montez donc à l'étage et n'en bougez plus ! Toi, Margot, tu restes ici et surtout tu n'ouvres à personne. Par prudence, on va enfermer Paola dans le cagibi. Jacquet et moi, nous filons à la carriole. Il est probable que la cassette s'y trouve toujours.

Jacquet déposa son fardeau dans le réduit. Paola était très pâle et n'avait pas encore repris connaissance, mais elle respirait avec régularité. Avec douceur, il enleva le bâillon, posa la tête de la jeune fille sur un coussin et détacha les liens de ses poignets et chevilles. Agenouillé près d'elle, il lui caressa le visage et enfouit sa main dans l'épaisse chevelure rousse puis, avant de refermer la petite porte, contempla un instant la délicate silhouette allongée. Alors, il se tourna vers Margot.

– Si elle se réveille et veut sortir, tu essaies de lui faire comprendre ce que tu peux. Mais surtout, vous ne bougez pas d'ici. Il y a danger de mort ! Nous, on se dépêche...

Il donna une tape affectueuse à l'oncle Terray. Interloqué, celui-ci n'avait pas ouvert la bouche et sans doute pas compris grand-chose. Qu'importe ! Son neveu était garde de la reine, il était ami d'un filleul du cardinal, il fallait leur faire confiance.

Jacquet entraîna Lorenzo. À grandes enjambées, ils traversèrent le couloir plongé dans l'obscurité et sortirent.

## Chapitre IV

# *Une manœuvre à hauts risques*



*5 avril 1649*

– Quel drôle de temps !

La porte à peine franchie, le soleil les éblouit. Un vrai soleil d'avril qui commençait à chauffer. Lorenzo s'étonnait encore des changements de temps à Paris. La bruine de ce matin avait disparu et la rue s'était à nouveau remplie de monde. Mais Lorenzo avait d'autres chats à fouetter que de s'appesantir sur le printemps de Paris ! Suivi du jeune garde, l'Italien pressait le pas ; il était soucieux.

– Jacquet ! Il va falloir jouer serré. Je suis vraiment inquiet. Tu ne trouves pas que les événements prennent une tournure alarmante ? Nos ennemis semblent puissants et déterminés.

– Plus qu'un vol de bijoux, tu penses qu'il s'agit d'un complot ?

– J'en suis persuadé ! Tout permet de croire qu'il y a une véritable volonté de nuire : on veut déstabiliser la reine.

– Pour prendre le pouvoir ?

– Peut-être...

Les jeunes gens se faulfilèrent jusqu'au bout de la rue de l'Échaudé. Dès qu'ils eurent tourné à gauche vers le passage du commerce Saint-André, comme tout à l'heure, la foule se raréfia. Les parages n'étaient pas rassurants... et les passants se comptaient sur les doigts d'une main.

Une bonne surprise les attendait : la carriole était encore là.

Vers le milieu de l'impasse, coincée contre le mur aveugle d'une vieille maison, la voiture ne laissait qu'un étroit goulet pour la dépasser.

Mais il y avait aussi une mauvaise surprise ! Un homme d'une trentaine d'années, bien bâti sans être vraiment un colosse, s'appuyait sur l'un des brancards du véhicule. Avec sa mine patibulaire et sa carrure de portefaix, il ne pouvait être comédien et il devait donc faire le guet.

– S'il surveille sa carriole avec autant de méfiance, c'est qu'elle doit contenir quelque chose de précieux, non ?

Lorenzo était perplexe.

– Jacquet, tu l'as déjà vu ce bonhomme ?

– J'suis sûr que non. Ni en Italie, ni pendant notre voyage. Un individu aussi laid, cela se remarque, non ?

Lorenzo non plus n'avait jamais repéré ce personnage étrange. L'individu était à plus de quinze pas, mais sa laideur repoussante attirait le regard.

Il semblait atteint d'une maladie de peau. Des verrues répugnantes constellaient son visage, dont la joue gauche n'était qu'une boursouffure violette qui descendait jusqu'à son cou épais.

– Beurk ! murmura Jacquet avec sa gouaille habituelle.

Lorenzo fit un signe à son compagnon et ils dépassèrent la carriole et son cerbère. Sans se faire repérer, ils allèrent tout au bout du passage et se glissèrent sous la volée de marches d'un escalier de bois.

– On commence par quoi et comment ? souffla Jacquet.

– Il est vraiment costaud, donc on va ruser. Tu vas faire diversion et, pendant ce temps-là, j'en profite pour fouiller la cargaison et m'emparer de la cassette, si cassette il y a. Nous allons le savoir très vite.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Jacquet sortit de sa cachette et, simulant le badaud égaré, alla se planter devant l'homme et l'interpella :

– Dis-moi, mon brave, tu ne connaîtrais pas une logeuse accueillante et pas trop gourmande ? Ma bourse est presque vide et je n'ai pas d'endroit où me poser...

– Mmmm !

Un grognement dissuasif fut l'unique réponse. Mais il en fallait plus pour décourager le jeune homme !

– Oh ! Pas vrai ! Tu pourrais répondre quand j'te parle ! J'suis aimable, moi !

Pour toute réaction, l'homme glissa sa main sur son côté droit. Prêt à saisir une arme ? Couteau, pistolet, Jacquet ne vit rien, mais ne fut pas rassuré.

Quelle hargne !

La susceptibilité de son interlocuteur n'augurait rien de bon et les rares piétons s'empressèrent de détalier.

Les Parisiens avaient la réputation d'adorer les disputes de rue, les invectives et les insultes. En revanche, quand une rixe commençait, un mauvais coup était toujours à craindre.

Jacquet venait d'apercevoir la silhouette de Lorenzo. Celui-ci avait réussi à se jucher discrètement de l'autre côté de la carriole.

Bigre! Il fallait faire vite et surtout empêcher l'individu d'être attentif à sa cargaison. Le jeune garde s'en approcha. Misant sur le sale caractère du bonhomme, il décida de le narguer pour lui faire perdre patience. Alors, à son tour, il grogna :

– Tu ne me fais pas peur, bougre de mal embouché!

Une insolence doublée d'une insulte, il était sûr de faire mouche. La réaction fut immédiate.

– Freluquet! J'veais te donner une leçon!

Le bonhomme sortit de sa ceinture un poignard.

– Tu vas goûter de ma lame effilée, p'tit morveux!

Jacquet jeta un coup d'œil alentour et aperçut le pieu qui soutenait la barrique derrière laquelle ils s'étaient cachés ce matin. Il se pencha, mais l'homme s'approcha, menaçant. Le jeune garde fit un bond en arrière et, grâce à un coup de pied bien envoyé, attrapa le morceau de bois. Cette massue improvisée lui permit de tenir son adversaire en respect.

Celui-ci, pris d'une rage froide et furieuse, se mit à envoyer à gauche et à droite des coups avec son couteau. Comme s'il avait eu une épée entre les mains.

– Espèce de fou furieux !

Jacquet commençait à s'inquiéter.

– Bon sang ! Que fait Lorenzo ? Est-ce que je continue ? Il commence à me faire peur cet excité !

Son adversaire se douta de quelque chose, se retourna et aperçut l'Italien.

– Tудieu !

S'agrippant au montant de la carriole, il bondit sur le marchepied et fit face à Lorenzo. Ils étaient à moins de quatre pieds<sup>32</sup> l'un de l'autre.

Jacquet, conscient qu'il fallait à tout prix poursuivre la diversion, continua son mouvement de moulinet. Hélas, il était en mauvaise posture ! Placé au-dessous des deux protagonistes, il n'était pas d'une grande utilité. Lorenzo sortit alors son pistolet de sa ceinture. Son regard noir et son arme auraient peut-être dissuadé un poltron. Mais son adversaire n'était pas un débutant et ne manquait pas de réflexe. Il tendit son bras droit, la lame du poignard étincela dans le soleil. Puis il poussa un cri sauvage.

– Lâche ça ! hurla-t-il à Lorenzo, qui avait réussi à s'emparer de la cassette rouge.

– Viens la chercher si tu l'oses ! Voleur !

Seule une malle d'osier séparait maintenant les deux ennemis. Lorenzo était bien sûr mieux armé, toutefois il était gêné par son précieux mais encombrant coffret.

---

32. Le pied était une unité de mesure qui valait 30 cm.

Que faire ? L'instant était crucial, car Lorenzo se contentait de faire face et de maintenir l'homme à distance. Ils se toisaient. Lorenzo retenait sa respiration, l'autre soufflait comme un taureau enragé.

Jacquet exploita cet instant de répit.

L'homme lui tournait le dos, alors il cogna avec le gourdin, comme un forcené. Le bandit, touché au talon, poussa un cri et se tourna vers le jeune homme.

– T'occupe pas de ça, toi ! Tu vas m'le payer !

Il se pencha, en brandissant son poignard. Jacquet ne fut pas assez rapide, la lame déchira sa veste. Du sang jaillit aussitôt. L'estafilade n'était pas profonde, en revanche elle redoubla la rage du jeune homme. Il continua à mouliner en hurlant comme un possédé et Lorenzo en profita. Après avoir déposé la cassette rouge à ses pieds, il enjamba prestement la malle d'osier. Le canon de son pistolet dans la main, il asséna un violent coup de crosse sur la tête du brigand.

L'homme poussa un cri et se retourna. Lorenzo, sans hésiter, lui flanqua un deuxième coup qui le fit vaciller. D'un bond, Jacquet les rejoignit et cogna à son tour. La rage mais aussi la peur décuplèrent ses forces et le bonhomme s'écroula. Aussitôt, il lui entrava solidement les poignets et les chevilles.

## Chapitre v

# Un forfait abominable



5 avril 1649

Lorenzo et Jacquet ne comptaient pas traîner et ils empoignèrent la précieuse cassette rouge. Ouf ! Elle était intacte, sa serrure n'avait même pas été forcée. Sans perdre une seconde, ils filèrent discrètement.

Excités par la réussite de la première partie de leur plan, ils jubilaient en regagnant la rue de l'Échaudé.

– Ah ! Ah ! Tu l'as bien eu avec ton coup de gourdin !

– Je n'avais pas vraiment envie de tâter la pointe de son couteau !

Leur euphorie fut de courte durée. Dès qu'ils furent au coin de la rue de l'Échaudé, ils comprirent que la porte de la maison de l'oncle Terray avait été forcée.

– Mon Dieu ! Il se passe quelque chose d'anormal !

Quelqu'un déguerpissait en courant.

– Cette longue silhouette dégingandée qui s'enfuit ! Vite !

Ils traversèrent en courant le long corridor plongé dans la pénombre et s'arrêtèrent brutalement, fous d'inquiétude.

Margot gisait sur le sol, inanimée. Lorenzo s'agenouilla près d'elle. Ouf ! Elle respirait.

Jacquet fouilla sa poche pour prendre la clef du cagibi. Inutile ! La porte avait été forcée... Il poussa un cri d'effroi. Une forme allongée baignait dans une mare de sang.

Se saisissant d'une chandelle posée dans une niche du corridor, il s'approcha. Un coup d'œil lui suffit pour mesurer l'horreur. Il hurla.

– Noooooon ! Paola ! Paola !

La jeune Italienne, livide, respirait avec difficulté. Lorenzo remarqua une pointe d'acier plantée dans le corsage de la jeune fille. Un sang rouge vif s'en écoulait.

Jacquet se pencha vers elle. Elle ouvrit avec peine les yeux et remua les lèvres.

Le jeune homme bouleversé murmura d'une voix brisée :  
– Je t'aime Paola ! Reste avec nous ! Je t'en supplie ! On va te sauver !

Dans un souffle, la jeune fille articula avec difficulté :  
– A... Adél... de... Brè... lettre... poche...

Lorenzo eut le temps d'admirer son regard mi-bleu mi-vert, si beau. Puis la tête de Paola s'affaissa. Jacquet, les yeux embués de larmes, la regarda longuement puis la serra dans ses bras.

Margot reprenait ses esprits. Le coup, qui lui avait laissé un hématome violet sur la tempe, l'avait assommée mais ne lui avait pas été fatal.

Elle se mit à sangloter en voyant le corps inanimé de Paola. Puis mordant son mouchoir pour tenter de reprendre son calme, elle leur raconta d'une voix syncopée :

– Vous n’étiez pas partis depuis deux minutes que quelqu’un est entré en crochétant la porte. Au début, je ne voyais pas qui c’était. Puis j’ai pu distinguer son visage avec sa joue gauche traversée par une balafre horrible... J’ai vu que c’était un homme, très grand, effrayant de maigreur.

La jeune fille se remit à sangloter, puis reprit son récit entrecoupé de pleurs.

– Après ? Je sais plus. Il m’a flanqué un grand coup avec un objet métallique et j’ai perdu mes esprits.

Une décision rapide s’imposait. Surtout ne pas se laisser envahir par le découragement.

– Jacquet, nous vengerons Paola, je te le promets, affirma Lorenzo. Mais nous devons prendre nos ennemis de vitesse car, tu le vois, ils sont prêts à tout.

Oui ! Ils allaient venir à bout de ces adversaires impitoyables. Il n’y avait pas une minute à perdre.

– Margot ! Monte chez l’oncle, raconte-lui tout et demande pour moi un cheval sellé. Après, tu dois disparaître. Tu es un témoin gênant pour nos ennemis. Tu as croisé l’homme à la balafre. Quand il constatera que la cassette rouge a disparu, il reviendra et cherchera à te faire parler. Sois prudente et va te cacher là-haut dans la soupente.

Puis se tournant vers Jacquet, il posa avec douceur sa main sur son épaule.

– Allonge Paola dans un endroit décent, lui dit-il doucement. Moi, j’emporte la cassette rouge et je file au château de Saint-Germain expliquer ce complot au roi et à mon



parrain. Je ne donne pas cher de la peau d'Adélaïde de Brèze. Mazarin nous doit bien cela. Mais surtout, Margot et toi, Jacquet, restez ici tant que je ne suis pas revenu !

## Chapitre VI

# *Le plan du cardinal*



*Château de Saint-Germain, 6 avril 1649*

Le soleil inondait le parquet du petit cabinet de la reine au château de Saint-Germain, où la cour était restée après la paix de Rueil. Cela sentait bon la cire et un feu crépitait joyeusement dans la grande cheminée. Mais rien n'y faisait, Anne d'Autriche se morfondait.

– Que le temps me semble long ! Quel ennui ! J'aspire tant à retrouver une vie normale. Ce refuge finit par ressembler à une prison.

Le cardinal Mazarin s'était fait annoncer. Inquiet de la tournure des événements, il voulait tenir Anne d'Autriche au courant de la stratégie qu'il avait décidé de suivre. Il fallait faire vite pour que le calme revînt à Paris et en province. Bien sûr, c'était à elle de prendre les décisions, mais il allait les lui souffler avant !

À peine entré, il revint à la charge :

– Madame, la victoire que vous venez d'obtenir avec le traité de Rueil est bancale. Elle ne règle rien.

La reine haussa ses belles épaules rondes, puis ajusta son col de dentelle, signe qu'elle était très énervée. Elle ne

cherchait même plus à dissimuler son agacement, ses nerfs étaient à vif.

Le cardinal ne lui laissa pas le temps de répondre et poursuivit :

– Croyez-vous vraiment sage que la cour regagne Paris ?

Pour appuyer un peu plus son propos, il martela :

– L'agitation dans la capitale est encore très vive. Je me demande si le roi y sera en sûreté. Sans compter que les *Mazarinades* échauffent les esprits et qu'il y a foule à chaque carrefour pour s'en délecter. En outre, l'ennemi public numéro un, c'est moi ! Les parlementaires, les princes encore rebelles, le peuple de Paris, tous sans exception me rendent responsable des désastres militaires, de la misère. Bref, de tout ce qui ne va pas. Je ne supporte plus d'endurer ce rôle...

Les jérémiades du cardinal réussirent à faire sourire la reine. Moqueuse, elle lui rétorqua :

– Allons, mon ami, n'êtes-vous pas ministre ?

– Sans doute... sans doute...

Mazarin devint morose à son tour.

– Bien sûr, pensait-il, je suis ministre, mais c'est par la seule volonté de la reine. Qu'elle se sépare de moi ? Je dois fuir et tout perdre ! Tout ! Ma situation, ma fortune... Quand je pense à mes œuvres d'art amassées avec tant de passion, cela me rend malade.

La reine profita de ce silence pour tendre sa belle main fine vers une coupe d'argent remplie de sucreries. Au mi-

lieu des dragées, elle avait repéré des mirabelles confites au gingembre.

– Quel délice ! Vos confiseries venues d’Italie sont inégalables ! Je n’ai jamais rien goûté de meilleur, s’exclama-t-elle.

Reprenant le fil de sa pensée, le cardinal tentait de surmonter le découragement qui parfois le submergeait. Allons ! Il doit bien y avoir quelque chose à négocier... Il aimait trop la diplomatie pour renoncer à trouver une solution. Être indispensable auprès de la reine, la rassurer, voilà ce qu’il fallait continuer à faire !

Il fit glisser ses doigts sur les pierres précieuses qui ornaient la lourde croix d’or qu’il portait sur son surplis de batiste immaculé et de l’autre main pianota sur le bras de son fauteuil. Puis il s’éclaircit la voix avant de poursuivre d’un ton affable :

– Cette généreuse et nécessaire amnistie que vous avez accordée à tous les rebelles comporte son revers, Madame.

Après un petit silence, il ajouta avec ce terrible accent qu’il n’avait pas réussi à perdre :

– Avez-vous remarqué que la duchesse de Longueville, venue solliciter ici même votre pardon, a gardé toute sa morgue ? Je suis prêt à parier qu’elle saisira le moindre prétexte pour reprendre ses manœuvres contre vous.

La reine soupira et lui confia :

– Que vous avez raison ! Savez-vous que cette incorrigible comploteuse s’est réconciliée avec son frère le Grand Condé ? Leur dernière querelle d’une violence inouïe

m'avait fait espérer une brouille définitive. Quelle erreur ! Quand je vois désormais Condé parader et jouer au protecteur des Parisiens, je frémis. Ces Parisiens qu'il a affamés, il y a si peu de temps, l'acclament aujourd'hui ! Mon Dieu ! Que le peuple est versatile ! Il adore aujourd'hui ce qu'il a haï hier ! Désormais sa haine se concentre sur vous !

– Sans oublier la folle agitation qui gagne désormais les provinces.

Le cardinal n'écoutait plus que d'une oreille. Il soupesait les enjeux. Il lui fallait emporter l'assentiment de la reine et c'est avec passion qu'il affirma :

– Majesté, la paix est très fragile. Je crains les Espagnols. Ils veulent nous étouffer au sud et, vous le savez comme moi, ils nous harcèlent au nord. Je propose que nous commençons par conquérir les Flandres pour les anéantir. Même si j'y répugne...

– Je ne vous comprends plus... Pourquoi cette répugnance à continuer la guerre ?

– Parce que quand Condé sera victorieux des Espagnols en Flandres, rien ne l'arrêtera plus ! Il viendra vous présenter l'addition ! C'est le pouvoir entier qu'il exigera, c'est cela qu'il veut, depuis toujours.

Le cardinal poursuivit avec un ton qui reflétait sa crainte :

– Vous n'ignorez pas, Madame, que l'arrogante famille de Condé n'attend qu'un faux pas ou une manœuvre maladroite pour me chasser de France et pour vous expédier dans un couvent.

La reine ne dit plus rien. Son cœur se serra. Ce n'était pas la première fois qu'avait germé l'idée de l'enfermer dans un couvent. Du temps du Grand Cardinal<sup>33</sup> déjà...

Un piège se préparait. Comment réussir à en sortir ?

Le silence angoissé fut interrompu par l'entrée d'un serviteur qui s'approcha du cardinal.

– Votre filleul Lorenzo Barberini vient d'arriver et demande à être reçu.

Incrédule, Mazarin fut incapable de proférer une parole. Ce fut la reine qui lança au serviteur :

– Qu'il entre ! Tout de suite !

Quel coup de théâtre !

Devant la reine interloquée et le cardinal médusé entraît un Lorenzo méconnaissable. Déguisé en laquais, hirsute, amaigri, il portait un vêtement défraîchi couvert de sang.

Oublié le beau chanteur un peu précieux qui ensorcelait la cour, c'était le messager d'un drame qui avançait.

Le jeune homme s'approcha, ses chaussures crottées maculant le parquet brillant de traces noirâtres. Sous son bras gauche, il serrait un paquet sommairement protégé d'une toile à rayures.

– Lorenzo ! Approche-toi ! Viens dans mes bras ! Que t'est-il arrivé ? J'ai cru ne jamais te revoir...

Mazarin, sous le coup de l'émotion, manifestait à son filleul une affection à laquelle celui-ci n'était pas habitué.

---

33. Il s'agit du cardinal de Richelieu.

Malgré sa tenue étrange et inadaptée, le jeune homme ne négligea pas le sens des convenances et il s'inclina d'abord devant la souveraine émue.

– Majesté...

Mazarin reprit la parole avec volubilité.

– J'ai eu tellement peur ! Mes espions me tenaient au courant et me racontaient tout. Grâce à eux, nous t'avons suivi pas à pas. Hélas, après le vol de la cassette rouge, ils ont perdu ta trace... Et cela fait six longues semaines que je suis sans nouvelles de toi. J'ai cru mourir d'angoisse.

La situation était grave, mais Lorenzo ne put s'empêcher d'ironiser :

– Voilà qui vous apprendra à mieux choisir vos espions ! Ils ne sont pas toujours efficaces, il me semble !

Puis reprenant un maintien sérieux, il déposa sur la table de la reine le paquet qu'il avait apporté. Alors, d'un geste théâtral, il déroula le tissu rayé qui le protégeait.

– Voici votre cassette, Monsieur !

La cassette rouge aux ferrures ajourées ! La cassette remplie de pierres précieuses ! Intacte.

Le visage du cardinal se figea : sa bouche forma un *o* presque parfait, tandis que ses sourcils esquissaient des accents circonflexes.

Quelle mimique théâtrale !

Quel comédien ce Mazarin !

Lorenzo sourit. Le soulagement de son parrain faisait plaisir à voir.

Mais il ne le laissa pourtant pas savourer sa satisfaction. Et il lui raconta ce qu'ils avaient découvert et le drame de la mort de Paola.

– Vous connaissez Adélaïde de Brèze, la grande amie de la duchesse de Longueville. Elle est l'instigatrice principale d'un complot qui cherche à vous perdre et à compromettre la reine. Il faut obtenir très vite ses aveux et l'arrêter pour l'empêcher de nuire. La machination diabolique destinée à vous déshonorer a impliqué Aurore d'Erquy. La suivante de la reine a été accusée à tort d'un vol qu'elle n'a pas commis. Je vous en prie, faites vite ! Il faut la libérer au plus tôt, car elle court un risque mortel.

Le vol de la cassette, l'assassinat de Paola... Ces deux odieux forfaits convainquirent la reine et Mazarin de la puissance de ce complot.

## Chapitre VII

# *Une libération inattendue*



*Paris, 2 mai 1649*

Le soleil de mai inondait le jardin du couvent de l'Oratoire où Aurore d'Erquy croupissait depuis cinq mois maintenant. La jeune fille, le vague à l'âme, s'était assise sur un banc de pierre dans le cloître. Que lui semblait loin le temps des fêtes à la cour ! Finie l'insouciance de la vie aux côtés d'Anne d'Autriche ! À mille lieues de l'univers des suivantes de la reine ! Oubliées les palpitations à la perspective de croiser Lorenzo... Cela faisait si longtemps maintenant qu'elle se morfondait, avec, pour tout horizon, les quatre murs de ce couvent austère.

Après le déjeuner frugal absorbé dans un morne silence, elle aurait dû rejoindre la lingerie. Hélas ! Une crise de larmes imprévisible l'avait submergée et elle s'était arrêtée, découragée.

Impuissante ! Emmurée vivante ! Voilà ce qu'elle était devenue.

Quelques semaines auparavant, elle avait bien tenté de fausser compagnie aux religieuses, mais l'enceinte du couvent était aussi hermétique que celle de la forteresse de la Bastille toute proche.

Sa tentative de fuite n'avait guère arrangé les choses. On lui avait imposé un cerbère<sup>34</sup> qui ne la quittait plus d'une semelle ! En ce moment, une surveillante était plantée debout à ses côtés.

Pauvre Aurore ! Elle ne pouvait même plus pleurer à l'abri des regards.

Elle poussa un long soupir, le visage tourné vers le coin de ciel qu'elle apercevait. Si seulement elle pouvait filer avec les nuages qui faisaient la course là-haut ! La solitude lui avait donné l'habitude de se parler à mi-voix. C'était pour elle une façon de se donner du courage et un moyen de rompre le silence !

– Quand verrai-je la fin de ce calvaire ? Cinq mois que je suis enfermée ici ! Je vais devenir folle ! Qu'est devenue Margot ? Grâce à elle, je savais au moins ce qui se passait dehors... Et voilà six semaines interminables qu'elle n'a pas donné signe de vie. Pourquoi ? Auprès de qui trouver de l'aide ? Et Lorenzo, lui est-il arrivé un malheur ? Et la reine ? Moi qui me croyais aimée d'elle ! Pourquoi m'a-t-elle abandonnée ? Mon sort ne l'intéresse donc plus ?

Autant de questions qu'elle rabâchait chaque jour et qui restaient sans réponse.

Elle eut envie de hurler son désespoir. Mais, à quoi bon ?

Sa gardienne, qui n'était pas si méchante que ça, la sortit de sa rêverie.

---

34. Un cerbère est un gardien intraitable.

– Allons, Mademoiselle, il ne faut pas nous attarder ici ! Nous devons retrouver notre ouvrage...

– Pour s’emmurer encore ? Alors que les oiseaux fêtent le printemps et que les lilas commencent à fleurir ! Allons, Aurore, ressaisis-toi !

L’enfance de la jeune fille n’avait pas toujours été rose, elle avait reçu une éducation assez austère. Cela l’avait rendue forte et elle réussit à se dominer. Serrant les dents, elle se leva vivement. Pas question d’avouer son désarroi !

« Courage ! » se murmura-t-elle.

Quelqu’un arrivait à leur rencontre. La sœur concierge, une boulotte préposée aux entrées et sorties, arborait son inoxydable sourire quand elle interpella la jeune fille :

– De la visite pour vous, Mademoiselle !

Aurore écarquilla les yeux, puis, le cœur gonflé d’un fol espoir, lui emboîta le pas.

Le parloir se présentait comme un long corridor un peu sombre. Telles des sentinelles, une dizaine de tabourets attendaient d’improbables visiteurs le long des murs nus. Tout au bout, une double-porte invariablement fermée ne communiquait avec la liberté que par un judas grillagé. Une prison, quoi !

Aujourd’hui, une silhouette arpentait la pièce et le claquement sec de bottes masculines intrigua Aurore. Elle crut défaillir en entrant. Cette allure... Ces cheveux bruns aux mèches souples... Et soudain, ce sourire charmeur qui, en l’apercevant, éclaira le visage du visiteur...

– Lorenzo !

– Aurore !

La jeune fille se mit à courir et n'hésita pas une seconde lorsque Lorenzo ouvrit les bras ! Elle s'y précipita... et enfouit sa tête aux boucles dorées dans la casaque de drap bleu. Les deux amoureux restèrent enlacés ainsi de longues minutes, muets de bonheur. Puis Aurore leva la tête pour admirer son bel Italien.

– Enfin ! Tu es là !

– Je suis là et j'ai une lettre de la reine pour te faire sortir d'ici. Tu n'as plus rien à craindre, sois rassurée. Adélaïde de Brèze a été démasquée. On a trouvé une missive qui prouve son forfait. Devant l'évidence, elle a fini par avouer avoir voulu ta perte. Tu ne peux imaginer quel plan machiavélique elle a monté... Cette femme est diabolique.

– Que va-t-elle devenir ?

– La reine l'a exilée et elle a déjà quitté Paris.

Aurore se sentit tout à coup plus légère.

– Hélas ! poursuivit Lorenzo, on n'a pas réussi à mettre la main sur l'un de ses complices. Un homme particulièrement dangereux court toujours. Mais je te raconterai toute notre aventure plus tard. Sortons d'ici !

– Et Jacquet ?

– Il est parti reprendre son service auprès de la reine au château de Saint-Germain. Il a emmené avec lui Margot, nous allons les y retrouver.

## Chapitre VIII

# Entrée solennelle dans Paris



18 août 1649

- Maman ! *Il a pissé sur mon lit !*
- C'est lui qui a commencé ! Il m'a craché dessus !

Louis XIV et Philippe d'Anjou se battaient comme des chiffonniers !

Le jeune roi était furieux. Anjou son petit frère n'avait pas supporté une réprimande et lui avait envoyé un crachat en pleine figure !

Anne d'Autriche accourut dans la chambre des enfants.

- Arrêtez vos disputes ! Je comprends bien que vous soyez excités à l'idée de retourner au Palais-Royal, mais conservez un peu de tenue mes enfants.

La reine ouvrit d'un coup sec son éventail d'écaille et l'agita devant son visage.

- Quelle chaleur ici ! Je comprends que cela vous chauffe le sang.

Louis n'aimait pas être grondé et se justifia aussitôt :

- Maman, Anjou est insupportable et capricieux. Je suis le roi, n'est-ce pas ? Mon frère me doit respect et obéissance, proféra-t-il d'un air un peu sentencieux.

Pour échapper à la claque que son aîné s'apprêtait à lui envoyer, Philippe d'Anjou s'était réfugié derrière les jupes de sa mère.

– Nnnn !

Il en profita pour lui tirer la langue. Rendu furieux, Louis bondit, mais Anne d'Autriche l'arrêta net.

– Mon fils, ce n'est pas le comportement digne d'un roi. Votre frère vous doit le respect, mais vous devez vous montrer juste et surtout ne pas laisser transparaître vos sentiments personnels.

L'enfant-roi se calma aussitôt et la reine poursuivit.

– Louis, allez endosser votre pourpoint... Le peuple de Paris nous réclame et nous devons lui faire honneur en présentant bonne figure.

– Un pourpoint ? Par cette chaleur ? Mais Maman, je vais défaillir...

Toutefois, Louis cessa vite de discuter. Anne d'Autriche le lui avait maintes fois répété, il était important qu'il assume son rôle avec dignité. Sa couronne n'était-elle pas encore vacillante ? Il comprenait que sa présence et le faste qui allait entourer l'entrée de la famille royale dans la capitale étaient essentiels dans la reconquête du peuple de Paris. Ce fut donc avec bonne volonté qu'il alla revêtir les habits de parade qui attireraient les regards de tous.

Depuis la paix de Rueil, l'agitation avait eu du mal à s'apaiser et la ville avait continué à s'enfoncer dans l'anarchie. Le Grand Condé, usant de toute sa persuasion,

avait réussi à convaincre Mazarin et la reine de regagner la capitale. Et d'y entrer en grande pompe ! Toute la cour devait les accompagner.

Dès que les carrosses, cavaliers et escorte eurent quitté le château de Compiègne où la famille royale avait passé l'été, ils furent entourés d'une foule considérable. L'annonce du retour du roi à Paris s'était propagée comme une traînée de poudre et l'allégresse générale était surprenante.

Dans le carrosse royal, il y en avait du monde ! La souveraine s'était installée au fond sur la banquette de velours. Près d'elle, sa chère madame de Motteville essayait de ne pas être étouffée par la Grande Mademoiselle !

À l'une des portières, le jeune roi et son petit frère tentaient de partager la meilleure place. Gaston d'Orléans, leur oncle, occupait à lui seul beaucoup d'espace.

– Anjou, pousse-toi un peu et sers-toi près de notre oncle ; c'est moi que l'on doit voir !

De l'autre côté du carrosse, paraient face à face Condé et Mazarin !

Madame de Motteville retint un sourire et murmura à l'oreille de la Grande Mademoiselle :

– Quel spectacle inouï de voir ces deux-là dans le même carrosse ! Ce Mazarin, un vrai revenant !

Le cardinal, hué, détesté et menacé par tous, il y avait si peu de temps, était à l'instant souriant et détendu. Ceux qui le disaient poltron se fourvoient, car enfin, il fallait

une belle dose de courage pour s'afficher ainsi. Il aurait pu constituer une cible idéale pour un excité !

Paysans en guenilles, bourgeois endimanchés, marchandes de quatre saisons caquetant, tous y allaient de leurs compliments et se pressaient pour essayer d'apercevoir le splendide cortège.

– Buwons à la santé du cardinal ! Merci de nous ramener le roi ! lançaient-ils à Mazarin.

Celui-ci n'avait, comme d'habitude, rien laissé au hasard. Pour rendre les Parisiens encore plus favorables à sa venue, il avait fait distribuer aux piliers de cabaret des barriques de vin de Loire. De quoi les enthousiasmer et les faire boire bruyamment à sa bonne santé ! Il avait aussi accordé aux femmes de la halle une réduction du droit d'étal... Une taxe moins élevée n'est-elle pas toujours bienvenue ? Pour soigner sa popularité, il avait vite compris qu'un impôt moins lourd constitue le moyen le plus efficace pour amadouer les opposants les plus récalcitrants. Le résultat ne s'était pas fait attendre ! Les femmes de la halle braillaient qu'elles l'adoraient et l'applaudissaient à tout rompre !

Tout le monde ne partageait pas le même enthousiasme. À l'intérieur même du carrosse royal, Anne-Marie de Montpensier, la grande cousine du roi, boudait depuis le départ. Qu'on l'ait reléguée au fond du carrosse lui semblait une insulte à son rang...

– Quel ennui ce voyage ! Que c'est long ! Pffff ! Et quelle chaleur !

Pauvre Mademoiselle ! Elle croyait encore qu'elle allait épouser son cousin ! N'était-elle pas la fille la plus riche de France ? Qu'elle soit beaucoup plus grande que lui ne la troublait pas ! Qu'elle soit sa cousine ? C'était normal dans les familles royales d'Europe...

Dehors, tous redoublaient d'amabilités.

– Vive le roi !

– Qu'il est beau !

Louis était vraiment très mignon avec son visage encore un peu rond et ses yeux vifs et rieurs. De belles boucles blondes s'échappaient de son chapeau incarnat qu'une plume d'autruche immaculée ornait. C'était du plus bel effet. Son magnifique habit de soie attirait les caresses qu'il acceptait avec un apparent contentement.

– Comme il a changé !

– C'est vrai qu'on ne l'a pas vu depuis sept mois !

Louis savourait les compliments et agitait la main en souriant, avec une grâce majestueuse, ce qui faisait fondre de tendresse toutes les femmes, des plus jeunes aux plus vieilles. Se tournant alors vers sa mère, il lui dit :

– Maman, croyez-vous que l'amour de mon peuple va encore durer longtemps ?

Il avait bien compris la versatilité d'une foule : un jour, elle vous déteste, le lendemain, elle vous porte aux nues.

Les gardes de la reine, avec leurs belles casaques bleues, leur chapeau à plumes rouges et blanches et leurs grandes bottes à revers, faisaient des va-et-vient le long du carrosse.

Reconnaissant Jacquet sur un cheval pommelé, le petit roi lui envoya un salut et se tourna vers Mazarin.

– Monsieur mon parrain, qu’avez-vous fait de Lorenzo ?

Le cardinal sourit, il était content que le roi s’intéresse au sort de son autre filleul.

– Nous l’entendrons bientôt chanter à la cathédrale Notre-Dame.

L’impressionnant cortège continua sans anicroche son périple. Il s’approchait de la capitale à la vitesse d’un escargot et n’atteignit la porte Saint-Denis que cinq heures plus tard, vers huit heures du soir.

## Chapitre ix

# *Un anniversaire triomphal*



*5 septembre 1649*

Pendant les semaines qui suivirent, tous les Frondeurs plus ou moins repentis étaient venus faire allégeance au roi et à sa mère.

En revanche, plus rien n'était vraiment comme avant.

Le Parlement faisait figure de vainqueur. Mais seulement figure ! La reine y veillait avec suspicion. Plus question qu'il se mêle de réformer l'État. Surtout, il était plus divisé que jamais. Voilà qui arrangeait bien les affaires du cardinal.

De leur côté, les Parisiens faisaient grise mine après ces mois de pagaille. La leçon qu'ils en avaient tirée était très claire : éviter de se battre pour les Grands ou pour le Parlement, car on prenait des coups pour rien !

Le seul, pour l'instant, à tirer son épingle du jeu ? Mazarin. Il avait vécu des turbulences terribles, mais il était toujours là. Au pouvoir.

Peu à peu, la vie avait repris un cours normal et calme. Le seul sujet d'excitation des Parisiens concernait l'anniversaire du roi. La reine comptait profiter de cette fête pour asseoir son autorité et démontrer son prestige.

Enfin, ce grand jour arriva! C'était le 5 septembre. Dès les premières heures du matin, le Palais-Royal bourdonnait comme une ruche. Margot, qui rentrait d'une course chez la mercière, décida de passer par la salle des gardes.

La voix rocailleuse du vieux Guitaut la fit sursauter.

– Qui venez-vous voir, jolie demoiselle?

Margot rajusta son béguin de dentelle pour se donner une contenance et jeta un coup d'œil circulaire. Jacquet était bien là, au milieu des soldats qui s'activaient.

Chacun y allait de bon cœur et peaufinait son uniforme : l'un astiquait ses éperons, un autre inspectait ses armes ou vérifiait le lustrage de ses bottes. La perfection du régiment des gardes de la reine allait comme d'habitude susciter l'admiration de la foule.

Ces gestes familiers calmaient aussi leur impatience : le départ pour la messe solennelle à Saint-Eustache n'était pas prévu avant deux heures.

Jacquet sourit en s'approchant de Margot. Qu'il était beau dans sa casaque bleue dont les flots de rubans accrochés sur l'épaule flottaient au moindre geste!

Quand Jacquet était rentré d'Italie, Margot l'avait trouvé transformé. La mort de Paola, qui les avait tous ébranlés, avait étouffé sa joyeuse insouciance. Heureusement, depuis le retour au Palais-Royal, elle avait senti un retournement : son optimisme reprenait doucement le dessus. Cette façon de se tenir bien droit, le menton un peu relevé, trahissait son bonheur de participer à l'anniversaire du jeune roi.

– Patience ! se dit-elle. Il ne tardera plus à me regarder avec intérêt.

Il fallait oser, alors elle osa.

– Vas-tu aussi à la cérémonie de l’Hôtel de Ville ?

– Oui ! Le bal organisé pour les onze ans du roi mobilise tous les gardes de la reine. Ce sera magnifique.

Margot était rassurée, sa soirée pouvait encore lui réserver de bonnes surprises... En attendant, elle devait rejoindre Aurore d’Erquy et l’aider à se préparer pour le bal : le corsage de la jeune dame d’honneur demandait de petits ajustements.

Quelques heures plus tard, lorsque Margot atteignit l’Hôtel de Ville, elle n’en crut pas ses yeux. C’était une folie. La place de Grève grouillait de monde, partout des hommes en pourpoint brodé, des dames en robe de soie, des bourgeoises en tenue du dimanche. Tous se pressaient pour entrer.

Elle réussit à se faufiler pour ne pas manquer le début de la fête. Elle joua des coudes avec agilité et arriva dans la salle de bal au moment où les violons s’accordaient. À peine entrée, elle entendit quelqu’un l’appeler.

– Pssst ! Margot, par ici !

La servante de madame de Motteville s’était perchée sur un tabouret pour tenter d’apercevoir la tribune. Margot la rejoignit. Quelle chance ! Entre deux têtes emplumées, elle pouvait voir le jeune roi.

– Il est tellement beau !

- Quelle majesté pour un garçon de onze ans.
- As-tu remarqué son nouveau pourpoint de soie ?

Les violons, qu'on entendait sur la droite mais que Margot n'arrivait pas à voir, commencèrent les premiers accords d'une courante, cette danse qui se pratique par couple et qui réclame élégance et rythme.

À cet instant, Anne-Marie de Montpensier, la Grande Mademoiselle, l'insupportable cousine du roi, légèrement en retrait de la reine, se leva de son tabouret : elle avait été choisie pour ouvrir le bal avec Louis.

Margot donna un léger coup de coude à sa voisine.

- Ça va être cocasse, elle a au moins deux têtes de plus que sa Majesté ! lui glissa-t-elle à l'oreille.
- Avec son maintien pataud, elle risque de transformer la courante en bourrée !

Elles se mirent à rire de bon cœur, mais finalement seul le petit garçon qui dansait les intéressa.

- Le roi est magnifique ! Il est si gracieux dans son habit rebrodé de fils d'or et d'argent. Il brille comme un soleil.

La reine avait gagné. Tous furent subjugués par l'extraordinaire aisance du futur Louis XIV. Une métamorphose venait de s'opérer sous leurs yeux.

*Fin du tome I*

# CAHIER DOCUMENTAIRE



## REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1638

5 SEPTEMBRE

Naissance de Louis XIV.

1643

14 MAI

Mort de Louis XIII et début de la régence  
d'Anne d'Autriche et du cardinal Mazarin.

1648

DÉBUT JANVIER

Mazarin veut mettre en place de nouveaux impôts pour financer la guerre contre l'Espagne (guerre de Trente Ans). Le parlement est hostile à cette mesure. C'est le début de la Fronde parlementaire à Paris.

9 JUILLET

Le Parlement propose une charte de 27 articles pour limiter le pouvoir du roi.

26 AOÛT

À Paris, la victoire du Grand Condé contre les Espagnols est célébrée avec faste. La reine profite de cette fête pour faire arrêter le très populaire Pierre Broussel, porte-parole de l'opposition parlementaire contre Mazarin. Le peuple mécontent se révolte et élève plus de 600 barricades dans Paris.

C'est la première journée des Barricades.

27 AOÛT

Deuxième journée des Barricades

28 AOÛT

Troisième journée des Barricades.

La reine ordonne la libération de Pierre Broussel.



13 SEPTEMBRE

La cour rejoint le château de Rueil, à quelques kilomètres de Paris, pour se mettre à l'abri de la colère populaire.

22 OCTOBRE

La reine signe et reconnaît les 27 articles proposés par le Parlement.

24 OCTOBRE

Mazarin signe le traité de Westphalie qui met fin à la guerre de Trente Ans.

31 OCTOBRE

La cour rentre à Paris.

1649

5 AU 6 JANVIER

La nuit des Rois. En secret, la reine, ses fils, Mazarin et la cour quittent Paris pour le château de Saint-Germain-en-Laye, pendant que les troupes du Grand Condé s'apprêtent à organiser le siège de Paris.

FÉVRIER

À la tête des armées du roi, le Grand Condé organise le blocus de Paris.

11 MARS

Les parlementaires, que la révolte populaire finit par effrayer, se rendent et signent la paix de Rueil.

18 AOÛT

Le jeune Louis XIV fait un retour solennel à Paris.

5 SEPTEMBRE

L'anniversaire du jeune Louis XIV est fêté triomphalement à l'Hôtel de Ville de Paris.



1648 - 1649

## LA SITUATION EN FRANCE

**E**n janvier 1648, le jeune roi Louis XIV est âgé de neuf ans. Sa mère Anne d'Autriche gouverne la France depuis la mort de Louis XIII. Le cardinal Mazarin qui préside un Conseil de Régence en est le principal ministre.

Le mécontentement du peuple ne cesse d'augmenter car des impôts de plus en plus lourds sont levés pour mener les guerres contre les Habsbourg d'Espagne.

Le Parlement de Paris veut contrôler les décisions financières prises par la reine et constitue la Chambre de Saint-Louis pour définir un programme de réformes.

Le 9 juillet 1648, cette Chambre propose à Anne d'Autriche une charte de 27 articles qui donne au Parlement le droit de valider tout impôt nouveau. La régente est contrariée, mais elle feint d'accepter. Pour elle, il s'agit d'une atteinte au droit absolu du monarque.

Anne d'Autriche prépare sa riposte et choisit le moment où Paris célèbre l'éclatante victoire de Lens, exploit du prince de Condé, tout jeune général. Elle pense que l'euphorie de la fête endormira la vigilance de la population et elle fait arrêter plusieurs parlementaires. Parmi eux, Pierre Broussel. Celui-ci s'était opposé avec véhémence aux nouvelles taxes et jouissait d'une immense estime populaire.

À l'annonce de son arrestation, Paris se soulève pour faire céder la reine. Ce sont les « journées des Barricades ». Devant la violence des protestations, la régente libère les parlementaires incarcérés. Une fois encore, elle laisse entendre qu'elle se soumet.

Cependant, pour se mettre à l'abri de la colère populaire, elle utilise un prétexte pour s'éloigner du Palais-Royal. Elle accepte une invitation au château de Rueil, à huit kilomètres de la capitale. Elle y part avec le cardinal, le jeune



roi Louis XIV, son frère Philippe et la cour. Ils ne reviendront dans Paris qu'à la fin du mois d'octobre.

C'est au cours de ce mois que Mazarin réussit, malgré le chaos ambiant, à signer le traité de Westphalie qui ratifie la fin de la guerre de Trente Ans. À ce moment, personne ne mesure l'importance de cet accord.

En janvier 1649, la reine, se sentant toujours menacée, décide un nouveau coup de force. Pour éviter d'être exposée aux revendications de la population et du Parlement, elle s'enfuit de nouveau avec le roi, la cour et Mazarin. Cette fois-ci, ils trouvent refuge au château de Saint-Germain-en-Laye, à une vingtaine de kilomètres de Paris. Elle envoie alors Condé à la tête de l'armée royale pour organiser le siège de la capitale. Avec le blocus de Paris, elle espère affamer les Parisiens pour les faire capituler.

Les parlementaires, lassés des troubles et redoutant une propagation de la rébellion, signent en mars 1649 la paix de Rueil. Les bourgeois et la population que soutiennent quelques nobles déposent les armes. En échange, la reine accorde son pardon à tous. Malgré les apparences, le calme reste précaire.

Le cardinal et la régente préfèrent attendre le mois d'août pour regagner Paris. L'entrée solennelle du petit roi dans la ville suscite une liesse générale. L'anniversaire de Louis XIV, célébré quelques jours plus tard, est le prétexte à des fêtes magnifiques et donne l'illusion qu'est révolu le temps des troubles.



A decorative border at the top of the page consisting of a series of black sunburst or gear-like shapes.

## LA GUERRE DE TRENTE ANS 1618 - 1648

La guerre de Trente Ans a déchiré l'Europe de 1618 à 1648. Ses conflits ont opposé le camp catholique des Habsbourg d'Espagne et du Nord de l'Europe, aux États allemands protestants.

La France n'entre dans cette guerre qu'en 1635. Bien que catholique, elle se range du côté des États allemands dans l'espoir de réduire la domination des Habsbourg.

Les combats ont engendré famines et massacres dans toute l'Europe et causé la mort de plusieurs millions de personnes.

Les Espagnols vont essuyer leur première véritable défaite le 18 mai 1643. C'est Rocroi en Champagne que gagne Condé, général de vingt-deux ans.

La dernière grande bataille est celle de Lens le 19 août 1648. Le prince de Condé y met en déroute les Espagnols, pourtant supérieurs en nombre. Ils sont alors contraints d'accepter les formalités de paix. C'est le traité de Westphalie qui met un terme à la guerre de Trente Ans.

Chef-d'œuvre de diplomatie du cardinal Mazarin, ministre de la reine de France Anne d'Autriche, cet accord condamne l'Allemagne à l'émiettement politique et ébranle la domination des Habsbourg. La France reprend l'Alsace, les Trois-Évêchés et Pignerol. Désormais, pour plus d'un siècle, c'est elle qui détient la prépondérance en Europe.

## PORTRAITS DES GRANDS PERSONNAGES

### *Louis XIV*

Le 5 septembre 1638, les cloches de toutes les églises de France carillonnent : un dauphin vient de naître. Il était espéré depuis vingt-trois ans. La naissance de celui qui deviendra Louis XIV semblait un don de Dieu et, pour cette raison, son père Louis XIII et sa mère Anne d'Autriche lui donnent les prénoms de Louis et de Dieudonné.

Lorsque le roi Louis XIII meurt en 1643, le petit prince n'a que cinq ans. Le pouvoir est assuré jusqu'à sa majorité par un Conseil de régence que dirige le cardinal Mazarin, son parrain. S'ouvre alors en France une période de troubles. De multiples épreuves vont jalonner l'enfance du jeune roi. La peur, les humiliations, l'impuissance de sa mère marqueront pour toujours le futur Louis XIV.

Dès 1648, c'est la Fronde parlementaire à laquelle succède la Fronde des princes. Le pouvoir monarchique est ébranlé. Sur fond de guerre de Trente Ans, le royaume est livré aux bandes armées. La reine Anne d'Autriche, conseillée par le cardinal Mazarin, réussit à faire face. Sa ténacité force le respect puisque le pouvoir monarchique sort grandi de l'adversité. Quant au jeune roi, il tirera les leçons de ces épreuves. Elles feront de lui le Roi-Soleil.

### *Anne d'Autriche*

Anne d'Autriche, fille du roi d'Espagne Philippe III, devient reine de France en épousant le roi Louis XIII en 1615. Lorsque leur mariage est célébré, ils ne sont que des adolescents de quatorze ans. Leurs sentiments ne comptent pas. Ils sont unis pour tenter de consolider la paix entre leurs deux pays.

Délaissée par un époux timide et de santé fragile, Anne d'Autriche s'entoure d'une cour frivole et ne pense qu'à s'amuser. La mésentente du couple empire au fil des années d'autant que la jeune reine n'apporte pas à la couronne l'héritier que tout le royaume espère.



Le cardinal de Richelieu, ministre tout-puissant, se méfie de la souveraine et place autour d'elle ses espions pour la surveiller. Cela ne fait qu'envenimer les relations entre les époux.

Tout bascule en 1638. Après vingt-trois ans de mariage, Anne d'Autriche donne enfin un dauphin à la France : c'est Louis Dieudonné, futur Louis XIV. Deux ans plus tard, la naissance d'un second prince, Philippe, stabilise la position de la reine et rassure le roi.

Malgré cela, Anne d'Autriche ne joue toujours aucun rôle et reste exclue de toute décision politique. En 1643, la mort du roi qui suit de quelques mois celle de Richelieu, modifie la situation. La reine se fait nommer régente par le Parlement et, à la surprise générale, choisit comme ministre un fidèle de Richelieu : le cardinal Mazarin.

Une métamorphose s'opère dans l'esprit d'Anne d'Autriche. Elle n'a plus désormais qu'un objectif : transmettre à son fils un pouvoir monarchique intact. Sa fermeté, son énergie n'ont alors d'autre but que de protéger le jeune Louis XIV, pour qu'à la fin de la régence, il puisse gouverner seul.

Grâce aux conseils habiles de Mazarin, elle triomphera de la première grande épreuve du règne, la Fronde parlementaire.

## *Le cardinal Mazarin*

Rien ne prédisposait Giulio Mazarini à devenir un personnage de premier plan dans la vie politique française.

Très jeune, cet Italien de modeste naissance fait preuve de qualités multiples.

Son père étant un protégé des Colonna, l'une des plus influentes familles italiennes de Rome, Mazarin grandit dans le monde des puissants et se familiarise avec leur luxe et leurs somptueux palais. Il y prend goût. Toute sa vie, il amasse une immense fortune afin d'assouvir sa passion pour les œuvres d'art qu'il légua à la France.





Il réussit de brillantes études à l'université de Rome, puis de Madrid, où il acquiert une maîtrise parfaite de l'espagnol. De retour en Italie à l'âge de vingt ans, il devient capitaine dans un régiment pontifical. Sans jamais avoir à mener de combat, il montre la supériorité de son esprit et un grand talent pour discipliner les soldats. Il excelle dans l'art de négocier et le pape le choisit comme diplomate. Le jeune homme a pris la mesure de l'évolution du monde : il a compris que la paix en Europe doit reposer sur un équilibre des forces en présence et qu'il faut composer entre les diverses puissances. Le succès des négociations qu'il mène en 1630 entre les Français et les Espagnols incite le ministre Richelieu à le faire venir à Paris. Naturalisé français en 1639, nommé cardinal par le pape en 1641, il se met à la disposition du cardinal de Richelieu, principal ministre de Louis XIII.

Richelieu pense à lui pour lui succéder et, pour cette raison, le recommande à Louis XIII. Le roi le nomme principal ministre de l'État et le choisit comme parrain du dauphin, futur Louis XIV.

Après la mort de Louis XIII, Anne d'Autriche crée la surprise en le maintenant à son poste. Avec une pédagogie fondée sur la pratique, Mazarin prépare le petit roi à exercer le pouvoir. Cet homme de paix cherchera toujours à privilégier la négociation et le compromis. Grâce à lui, l'autorité royale mise à mal par les parlementaires puis par les princes sera rétablie.

## *La Maison de Condé*

La famille de Condé est l'une des plus prestigieuses familles de France avant la révolution.

Les Condé sont cousins des rois Bourbons et se trouvent en bonne place dans l'ordre de succession au trône de France. Les trois enfants d'Henri II de Bourbon vont jouer un rôle capital pendant la Fronde.



Au début de la Régence d'Anne d'Autriche, Louis II de Bourbon, prince de Condé, le fils aîné, s'illustre sur les champs de bataille. Après la victoire de Rocroi sur les Espagnols, il devient un héros, tant son génie militaire est éclatant. Il n'a que vingt-deux ans, mais il est désormais le Grand Condé.

Cousin de Louis XIV, le Grand Condé peut prétendre au trône si le roi, son frère Philippe et son oncle Gaston viennent à mourir.

Chef du Conseil de Régence depuis la mort de Louis XIII en 1643, il apporte tout d'abord son soutien indéfectible à la monarchie. Il est ce « Monsieur le Prince » redouté de tous.

Sa sœur aînée, duchesse de Longueville par son mariage, espère elle aussi jouer un rôle politique. Par haine de Mazarin, elle se jette dans la révolte dès le début de la Fronde et soutient les parlementaires. Si le frère et la sœur ont des vues opposées en politique, ils partagent la même hostilité implacable vis-à-vis du ministre, le cardinal Mazarin.

Leur jeune frère est le prince de Conti. Influençable, instable, il est destiné en principe à une carrière religieuse. La vénération qu'il éprouve pour sa sœur lui fait adopter sans hésiter le parti des Frondeurs.

La paix de Rueil, qui met fin à la Fronde parlementaire, ne peut satisfaire la duchesse de Longueville, puisque Mazarin est toujours ministre. Par ses manigances et ses intrigues, elle incite son frère, le Grand Condé, à s'opposer ouvertement à l'autorité de la reine. Nourrissant l'espoir de prendre la place de Mazarin, le Grand Condé se laisse finalement convaincre et multiplie les affronts vis-à-vis d'Anne d'Autriche. En janvier 1650, la reine provoque la rupture avec les Condé. Démarre alors la seconde Fronde, celle des Princes (à suivre dans le tome 2).

# ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES BOURBONS ET DES CONDÉ

